



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

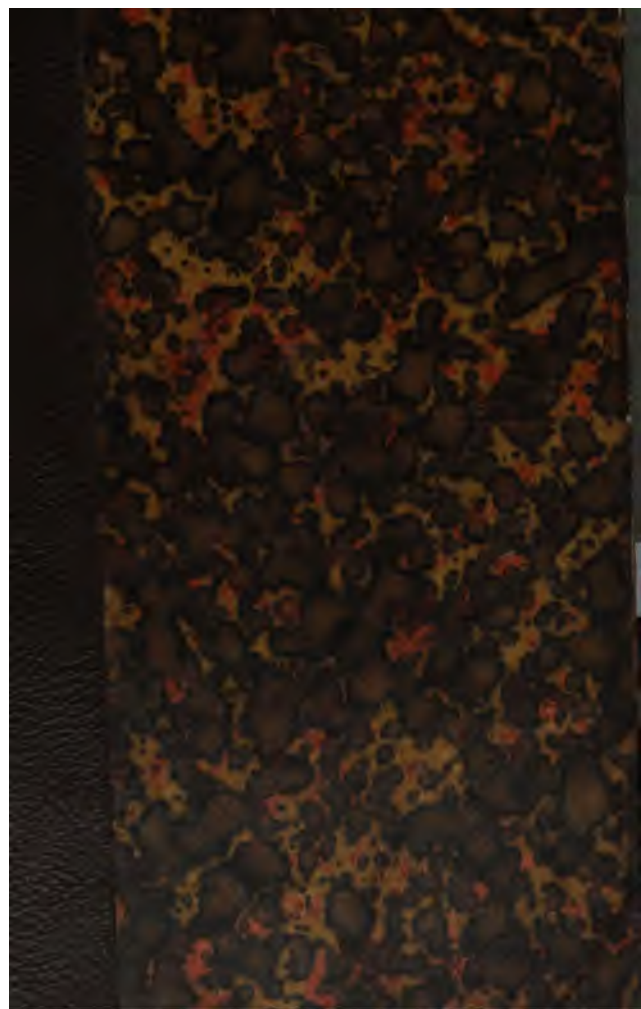
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Vet. Fr. III. A. 314





124

GUIGNOLET,
ou
LA BÉATOMANIE.



GUIGNOLET,
OU
LA BÉATOMANIE,
POÈME HÉROÏ-COMIQUE

EN NEUF CHANTS;

PAR M. B. A. B**.**

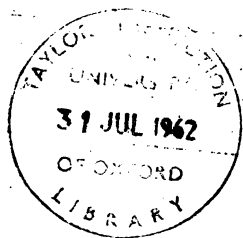
Ayons toujours la folie en partage :
C'est du Français le plus bel apanage.

CHANT II.

PARIS,
LE NORMANT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE,
RUE DES PRÊTRES S. GERMAIN-L'AUXERROIS.

1810.





DIALOGUE

*Entre l'Auteur du Poème de la Béatomanie
et son Ami.*

L'AUTEUR.

JE vous l'ai dit, je vous le répète encore,
on ne lira point de préface en tête de mon
ouvrage.

L'AMI.

Êtes-vous fou, mon ami ? Un poème
en neuf chants, sans préface !

L'AUTEUR.

Sans préface ; je l'ai décidé.

L'AMI.

Vous l'avez décidé ! c'est-à-dire que
vous voulez agir autrement que les autres ;
que vous voulez vous singulariser.

L'AUTEUR.

Moi ! point.

..

L'AMI.

En ce cas , faites donc une préface ; car tout le monde en fait aujourd'hui. Le plus petit roman a sa préface ; le plus petit poëme a sa préface ; une chanson même a sa préface. Certes , un poëme en neuf chants mérite bien une préface.

L'AUTEUR.

Non, je n'ai rien à dire au public, M. le raisonneur. Inai-je l'ennuyer en prose , lorsque je prétends l'amuser en vers ?

L'AMI.

L'amuser ! c'est modeste. Vous êtes donc sûr que votre poëme plaira ?

L'AUTEUR.

Un poëme souvent plaît par son ridicule.

L'AMI.

Soyez persuadé , à cet égard , que le vôtre , fera fortune.

L'AUTEUR.

C'est où je vous attends. Vous condamnez mon poëme , et vous y voulez une préface.

L'AMI.

Sans doute. S'il était bon , je vous dirais :

point de préface ; il est mauvais , une préface : il faut bien demander grâce au public. Une préface pour engager ce même public à l'indulgence ; une préface pour l'informer que vous êtes jeune , bien jeune ; que vous débutez de bonne heure afin de faire mieux , ou moins mal , un peu plus tard ; une préface enfin pour lui dire que cet ouvrage est une ébauche que vous soumettez à son jugement.

L'AUTEUR.

Une ébauche ! voilà de vos impertinences : si je le croyais , si cela était , devrais-je le dire ?

L'AMI.

Y croyez-vous ?

L'AUTEUR.

Non.

L'AMI.

Cela est-il ?

L'AUTEUR.

Je n'en sais rien.

L'AMI.

Le public vous le dira.

L'AUTEUR.

Et j'aurai du plaisir à l'entendre prononcer sur la Béatomanie.

L'AMI.

Apprenez-lui donc, dans une préface, que la Béatomanie est la manie de vouloir être heureux ; que c'est celle de tous les hommes ; que beaucoup ont du guignon comme Guignolet, votre héros ; que tous veulent faire fortune ; que beaucoup y échouent ; que tous voudraient du bonheur ; que nul n'en vaudrait au prix qu'il en coûte d'abord à Guignolet. Ajoutez, Guignolet, mon héros, est un pauvre bûcheron qui supplie son patron de le rendre heureux : son patron l'éprouve ; et, content de lui, le mène par le malheur à la félicité ; Guignolet, après avoir perdu *un de ce que l'homme a deux*, épouse la plus belle princesse du monde, et devient le souverain d'un vaste Empire. Dites enfin, que ce fond, comique par lui-même, a un but moral ; que vous décochez par-ci par-là quelques traits contre les beaux-esprits, les financiers, les procureurs, les médecins, les gens de cour, toutefois innocemment, et sans attaquer individuellement, comme cela doit se faire, et ne se fait pas toujours ; que votre ouvrage étant le fruit d'une imagination mal gouvernée, peut-être avez-vous erré à l'aventure, sans guide, à la manière de l'Arioste, sans avoir pu lui dérober son

génie ; que vous avez voulu faire rire aux dépens des envieux, des ambitieux et des mécréans ; que vous avez voulu plaisanter sans mordre, attendrir sans jérémiades , conseiller sans pédantisme, critiquer sans fiel , rimer sans prétention , écrire sans décrire ; que vous avez fait neuf chants pour cela ; que vous en pouviez faire vingt aussi aisément, si neuf n'étaient déjà pas trop ; que du reste vous êtes le meilleur homme du monde, et que toute votre ambition, dans une aussi grande entreprise, se bornerait à faire revivre parmi nous un genre d'ouvrage négligé par les modernes ; que tout votre désir serait d'amuser, et d'exciter dans le monde littéraire le même enthousiasme que *la Queue du Diable* et *le Pied de Mouton*, tous deux de glorieuse mémoire. Ce que vous m'avez fait entendre dans les vers suivans à votre Muse ; vers que vous eûtes d'abord l'intention d'insérer en tête de la *Béatomanie*, et que vous en retranchâtes depuis :

De cet essai , ma poétique audace,
Muse, du moins tirera quelque fruit ;
Je le veux croire : à vingt ans au Parnasse
On ne doit pas espérer une place ;
Mais quel plaisir d'y faire un peu de bruit !

Voilà , mon ami , tout ce que vous devez dire au public.

L'AUTEUR.

Oh ! M. le bavard , je n'écrirai jamais de telles balivernes.

L'AMI.

Pardonnez-moi, M. l'entêté. Je vais trouver votre Libraire. Il plaint votre erreur ; et quand je devrais lui reporter tout ce que nous avons dit ici , vous aurez une préface.

L'AUTEUR.

Je la désapprouverai , Monsieur.

L'AMI, *en fuyant*.

Hé bien ! soit ; on la mettra sur le compte du Libraire.



ARGUMENT DU 1^{er} CHAN

Jean Guignolet, pauvre bûcher
l'île Fortunée, supplie son patron
rendre heureux. — Saint Guignolet
tend, et l'éprouve. — Aventure
chaumière. — Beau trait du héros. —
parition du Saint. — Guignolet, sur
son âne, se met à la poursuite
bonheur.

GUIGNOLET,

OU

LA BÉATOMANIE.

CHANT PREMIER.

LAS , il n'est plus ce tems , ce bon vieux tems
Où , plein du feu d'un aimable délire ,
L'heureux Français modulait sur sa lyre
De la gaité les frivoles accens !
Il folâtrait , badinait dans ses chants.
Ce n'était onc par besoin de médire
De ce qu'au ciel ses regards impuissans
Ne voyaient pas , ni pour saper l'empire
Des lois , des mœurs , des vertus , des talens ,
Qu'il écrivait : quand il savait écrire ,
Il écrivait sans fiel comme sans ire.

Méconnaissant l'art des grands sentimens,
L'art dangereux des faux raisonnemens,
Il écrivait , content de pouvoir dire
La vérité qui plaît aux bonnes gens ,
Pour les charmer plus que pour les instruire :
Loin de flatter les funestes penchans ,
Il écrivait pour provoquer le rire.

Tout a changé. Le Français, né malin ,
Boileau l'a dit , créa le vaudeville ;
Mais ce n'est plus cet enfant gai , mutin ,
Que l'on connaît , que l'on prône à la ville.
Le bel esprit l'a tué : l'assassin !...
Il règne au Pinde , et s'y rend plus facile.

Or vous , messieurs , qui courez après lui ,
Nous vous devons le sommeil et l'ennui ,
Dont vainement on voudrait se défendre
En essayant de lire un style tendre ,
Manié , guindé , plein de fatras ,
Où vient la rime étaler son fracas :
Car , je le sais , vous brillez par la rime ;
J'en puis parler , puisque je m'en escrime.
De quel plaisir ils enivrent les sens ,
Vos vers mielleux , passés à l'étamine ,
Alambiqués , et parfumés d'encens !

Dépêchez-vous , messieurs les distillans ;
Tôt , achevez d'exploiter cette mine.

Pour moi , qui n'ai de vos sots préjugés
Que le savoir , et non pas la manie ,
Rire me plaît ; de l'aimable saillie
J'ose exhumer les anciens protégés.
Je les invoque ; au feu de leur génie
Je m'électrise ; et si mes vers jugés
N'ont rien pour plaire et flatter ma patrie ,
Je me tairai : vous serez outragés ,
Auteurs charmans dont j'aime la folie !

D'où vient que l'homme , injuriant le sort ,
S'en plaint toujours ? Le sort a ses caprices.
Si la vertu gît dans les sacrifices ,
Dans les devoirs ; n'est-elle pas encor
Dans la constance ? Hé oui ! donc l'homme a tort ,
Et ne doit pas crier aux injustices.
Marchand , sieds-toi , reste dans ton comptoir ;
Vends , si tu peux , du matin jusqu'au soir ,
Et ne va pas , d'un œil de jalousie ,
De ton voisin envier les grandeurs ,
Les dignités , les frivoles honneurs :
Ils ne font pas le bonheur de la vie.
Toi , possesseur d'une humble métairie ,
Régnañt au loin sur plus de dix arpens ,
C'en est assez pour toi , pour tes enfans ;

Ne porte pas plus loin un œil d'envie.
Ce vert coteau qui borne ta prairie,
De ton voisin borne aussi les grands biens :
Il en est fier ; mais tu jouis des tiens.

Ceci conclu , lecteur , j'entre en matière.
JEAN GUIGNOLET pensait tout le contraire
De ce qu'ici j'avance , et je le croi :
Jean Guignolet n'avait rien. Hé bien , quoi !
Lorsqu'on n'a rien il faut tout entreprendre ,
Hormis le mal ; ainsi je veux l'entendre.
Jean Guignolet pensoit tout comme moi :
Quand on n'a rien , faut-il donc s'aller pendre ?

Çà , mon héros (retenez bien son nom)
Vivait au tems du grand roi Pharamond ;
Ce tems heureux de la chevalerie
Où l'on aimait Dieu , l'honneur et sa mie ,
D'amour sincère ; où d'illustres guerriers ,
Couvrant leur front de myrte et de lauriers ,
Servaient leur roi , mouraient pour leur patrie.
De ce beau règne où naissaient les Français ,
TURPIN (1) jadis a chanté les hauts faits :
Nous y croyons ; car on croit aux merveilles.

J'ai pris ailleurs le sujet de mes veilles.

(1) L'archevêque Turpin, chroniqueur célèbre.

Or , dans ce siècle , au sein de l'Océan ,
Était une île , où jadis un faisan
Fit découvrir les restes d'un Empire.
Temples , portails , colonnes de porphyre ,
Avec éclat sortirent du néant
Où languissait la nouvelle Palmyre (2).
On l'habita ; puis , je ne sais comment
Cette île un jour devint riche , importante
Et très-peuplée ; un monarque prudent ,
Par ses vertus , la rendit florissante ;
Puis il mourut , et son royal enfant
Fut couronné sous le nom d'Amarante.

S'il faut en croire un écrivain du tems ,
Cette beauté , cette illustre princesse ,
Inaccessible à l'humaine faiblesse ,
Sut se garder des frivoles amans
Qui prétendaient au cœur de son altesse.
Tout en riant de leurs prétentions ,
Ami lecteur , elle avoit ses raisons :
L'ambition lui dictait la sagesse.

Elle régnaît. Sous ses paisibles lois ,
L'île eut le nom de l'Ile Fortunée.

(2) Palmyre, autrefois Tadmor, ancienne et célèbre ville d'Asie. Il n'en reste plus que des ruines éparses dans le désert où elle était bâtie.

Son peuple heureux , d'une commune voix ,
La bénissait et l'avait couronnée.

« Ah ! disait-il , en implorant les dieux :
» Accordez-lui de longs jours en partage ;
» Conservez-la pour nos derniers neveux ;
» Quel roi jamais fut plus grand et plus sage ! »

Jean Guignolet faisait les mêmes vœux ;
Mais quelquefois , dans le fond de son âme ,
Il maudissait le règne d'une femme ,
Et nourrissait des désirs envieux.

« Quoi ! disait-il , dans un obscur village ,
» Triste , accablé de misère et d'ennuis ,
» Je pourrais vivre et languir davantage !
» Qu'est-ce , grand Dieu ! que l'état où je suis !
» Un vil néant. . . Je veux , et je ne puis.
» Pourquoi le ciel , à d'autres favorable ,
» Me frappe-t-il de ses traits rigoureux ?
» Et qu'ont-ils fait tous ces mortels heureux
» Que jamais rien et n'attriste et n'accable ?
» Pauvre rustaud , tu n'as pas su , comme eux ,
» Singer l'honneur sous un visage aimable ;
» Et près des grands empressé , serviable ,
» Leur prodiguer le sang des malheureux ,
» Ah , qu'ils sont vils ces hommes dangereux !
» Il vaut mieux vivre obscur et misérable
» Que de vêtir des honneurs si honteux. »

- Et cela dit , humble dans sa misère ,
Il remuait , bêchait , fouillait la terre ,
Pour mieux goûter les douceurs du repos.

Un beau matin qu'il quittait sa chaumière ,
Allant au loin vendre quelques fagots :
Car c'étoit là son commerce ordinaire ;
Fouettant son âne , il parlait en ces mots :

- « Chaque mortel a , dit-on , pour sa garde
» Un saint du ciel. Chacun a son patron ,
» Ou son bon ange , ou son mauvais démon :
» Hommes de bien , ce fait-là vous regarde.
» Qu'en pensez-vous ? Faut-il y croire , ou non ?
» A prononcer , voyons , je me hasarde.
» Je suis né pauvre ; il n'est pas de raison
» Pour que ce vice , un beau jour , par mégarde ,
» Ne me conduise au métier de larron.
» SAINT GUIENOLET , je suis votre mignon !
» Eloignez-moi de la contagion ;
» Préservez-moi du guet et de la garde ,
» De la galère ou de la pendaison. »

Il achevait ainsi son oraison ,
Quand tout-à-coup en tourbillon s'élève ,
De tous côtés la poussière des champs.
La clarté fuit ; d'horribles sifflemens

Agitent l'air , et le nuage crève.
L'onde en courroux renverse dans son cours
La fleur des champs , qui meurt et qui surnage ;
L'Auster grondant fracasse aux alentours
Le chêne altier , le pin , l'orme sauvage :
Le même , hélas ! qui prêtait aux beaux jours ,
A la folie , à la danse , aux amours ,
Son verdoyant et salutaire ombrage.

« Ah ! c'en est fait , dit le rustre en tremblant ,
» J'ai mérité le malheur qui m'attend :
» J'ai blasphémé. Pardonne , ô mon bon ange !
» Plus désormais ne veux prendre le change
» Sur ton devoir. Plus ne me prendre à toi
» De mes destins. Mon erreur fut étrange ;
» J'ai tort : mais las ! salue , en ce désarroi ,
» Mon âne et moi de ce nouveau déluge. »

Lors devant lui se présente un refuge ,
Une cabane , ou plutôt un taudis :
En pareil cas qu'importe le logis ?
Sot en effet qui serait difficile.
Guignolet donc pénètre en cet asile.

« Or ça , dit-il , c'est tout comme chez nous :
» Il n'est ici ni portes , ni verroux ,

» Nul embarras , aucun meuble inutile :
» On dort ici sans craindre les filous.
Puis du logis il appelle le maître ,
Et n'entend mot. Plus avant il pénètre ,
En tâtonnant : à peine il faisait jour
Dans ce réduit ouvert et sans fenêtre ;
En quatre pas il en a fait le tour ,
Lorsqu'en un coin il voit , prête à s'éteindre ,
Une lueur. Il approche à l'instant ,
Souffle , et ranime un brasier pétillant.
« Au moins , dit-il , je n'ai pas à me plaindre.
» Gîte et bon feu , c'est pour le tems présent
» Un fort bon lot : chauffons-nous sans rien craindre. »
C'était bien dit ; mais il entend soudain
Comme un soupir de quelqu'un qui sommeille ;
Et le voilà debout , prêtant l'oreille ,
Croyant déjà voir approcher sa fin.
Bientôt , pourtant , Guignolet se rassure.
L'orage a fui ; le jour qui reparait ,
Du noir logis chasse la nuit obscure.
Que voit alors mon héros stupéfait ?
Un malheureux qui , couché sur la dure ,
Profondément en ces lieux reposait.
Son vêtement annonçait la misère ;
Mais sur son front calme , doux et serein ,
On démêlait ne sais quoi de divin :
Or , nous verrons qu'était le pauvre hère.

A cet aspect le rustre fut ému :
Il était pauvre, et son cœur fut sensible ;
Il ne put voir, sans un trouble pénible ,
Sur un grabat ce vieillard étendu.
« Ah , tout en lui respire la vertu !
» L'innocent seul goûte un sommeil paisible. »
Et Guignolet , en achevant ces mots ,
Sentait des pleurs couler sur son visage.
Devinez-vous ce que fit mon héros ?
Son âne était resté , pendant l'orage ,
Près du logis , chargé de ses ballots ;
Même il avait , de ses bruyans échos ,
Pendant long-tems lassé le voisinage.
Jean vole à lui , le trouve tout en nage :
« Mon pauvre ami , lui dit-il , prends courage ;
» Tu n'as plus rien qui pèse sur ton dos. »
Et ce disant , il lui prend son bagage ,
Et le voilà déposant ses fagots
Dans la maison , près du saint personnage ,
Dont par bonheur l'œil toujours était clos.
Puis il se fouille ; et d'une main hâtive ,
De sa pochette il retire un écu ,
Le seul qu'il a , sur lequel rien n'est dû ;
Sans bruit en couvre une table chétive ,
Et part. En vain le bienfaiteur s'esquive ;
Il a beau fuir , un dieu témoin l'a vu.

Jean s'en allait : Jean , monté sur sa bête ,
Fiquait des deux , lesté par ce beau trait.
Peu de chemin à peine il avait fait ,
Qu'un bruit affreux , qu'au loin l'écho répète ,
Subitement lui fait tourner la tête.
Dieux ! quel spectacle à sa vue est offert !
Cet asile où , de l'orage à couvert ,
Il déposa l'offrande hospitalière ,
N'est plus , hélas ! qu'un amas de poussière.
Tout est détruit. « Infortuné vieillard !
» Quel est ton sort ? S'il n'était pas trop tard ,
» O quel plaisir pour moi de te soustraire
» Au noir trépas ! » Il dit , descend à terre ,
Court , vole , arrive , et s'élance au hasard
Sur les débris épars de la chaumière.

Le voyez-vous , par de puissans efforts ,
Sans le secours d'outils et de machines ,
De ces pilliers ébranler les grands corps ,
Les rejeter du milieu des ruines ;
Lever la pierre , obstacle à son chemin ,
Et loin de lui la repousser soudain ;
Frapper cette autre , et sonder un passage ;
Mouvoir le toit qui masque le terrain ,
Le soutenir , et , d'un coup de sa main ,
Faire crier le bois qui se partage.

Tout lui sourit ; et son œil plonge enfin
Dans le réduit où tendait son courage.

Mais de ces lieux ouverts en souterrain ,
Au même instant sort un épais nuage ,
Et Guignolet , au travers , voit l'image
Du bon vieillard qu'il recherchait en vain.
Son port brillant a changé de parure ;
Sur son manteau , de mille fleurs orné,
Flotte en anneaux sa blonde chevelure ;
D'un cercle d'or son front est couronné :
Mais tout l'éclat dont il est entouré ,
N'a rien d'égal à sa noble figure ,
Parfait tableau de grâces , de beauté ,
Mélange heureux , rayonnant de bonté ,
D'attraits divins et de volupté pure.

A cet aspect, Guignolet éperdu ,
Était resté sur la terre étendu ,
Muet de crainte autant que de surprise.
Il se rappelle aussitôt la sottise
Qu'il proféra tantôt en oraison.

« Serait-ce vous , hélas ! mon saint Patron
» Viendriez-vous punir un misérable
» Qui , contre vous , inspiré par le Diable,
» Osa... — Pécheur , ton repentir est bon ,

- » Lui dit le saint ; je l'ai pour agréable.
- » Tu le sauras , Guignolet est mon nom ;
- » De la vertu faisant profession ,
- » J'ai chéri Dieu , l'honneur et mon semblable,
- » Ecoute ici , Guignolet , mon mignon.
- » Oui, je veux être et je suis ton patron.
- » Au ciel , tantôt, quand j'entendis ta plainte,
- » Je me sentis de la compassion
- » Pour ta misère et ta position.
- » Du Paradis je désertai l'enceinte.
- » Mais , avant tout, je voulais de ton cœur
- » Savoir au moins quelle était la matière ;
- » S'il était bon ou mauvais , sans erreur :
- » Car à quoi bon désirer le bonheur
- » Quand on n'a pas un cœur propre à bien faire ?
- » Pour t'éprouver, d'un malheureux vieillard
- » Je pris l'habit, la forme et la figure ,
- » Et m'établis seul dans cette mesure ,
- » Où tu crus bien arriver par hasard ;
- » Mais c'est à moi que tu dois l'aventure.
- » Tu me jugeais dans un profond repos,
- » Quand je te vis déposer tes fagots ,
- » Et ton écu ; d'où je conclus , sans peine ,
- » Que possédant , mon fils , une ame humaine,
- » Tu méritais et fortune et repos.
- » Ton dévouement fut encore plus rare ,
- » Quand tu parus au milieu des débris :

26 GUIGNOLET, CHANT 1^{er}.

- » Un pareil trait n'est pas d'un cœur barbare ;
- » Va, je te dois des destins accomplis.
- » Sans plus tarder , sans revoir ton village ,
- » Suis le chemin qui s'ouvre devant toi ;
- » Sois juste et bon , tu seras toujours sage ;
- » Marche au bonheur , et te souviens de moi ;
- » Je te suivrai partout dans ton voyage. »

Le Saint à peine a tenu ce langage ,
Qu'il disparaît aux regards étonnés
De l'immobile et muet personnage ,
Dont tous les vœux vont être couronnés.
Il suit de l'œil cet opportun nuage
Qui trop tôt voile à son ardent hommage
Le plus chéri des grands saints patronnés.

Puis il rejoint son coursier qui l'appelle ,
L'enfourche ; et court sur la route nouvelle
Qui doit bientôt le conduire au bonheur ;
Un Saint l'a dit : un Saint n'est pas menteur.

FIN DU CHANT PREMIER.



ARGUMENT DU II^e CHANT.

Guignolet, qui s'est assoupi dans un bocage, est averti qu'on n'arrive pas au bonheur en dormant. — A son réveil il ne trouve plus son âne. — Justice faite aux procureurs. — Fête en l'honneur de Thémis. — Batteurs d'ânon. — Martin retrouvé. — Combat des bâtonnistes. — Guignolet, vainqueur, perd une oreille.

CHANT II.

QUE sous mes yeux des écrits à la mode,
On mette en tas les volumes nombreux,
Romans du jour, poèmes vaporeux,
Recueils choisis, mémoires par méthode,
Gros abrégés et chiffons de commode,
Dits petits vers ; qu'on place à côté d'eux
Ces riens menteurs, ces mélanges aimables
De fine astuce et de riantes fables
Dont on savoit nous bercer autrefois ;
Vous me verrez préférer, dans mon choix,
Ces gais propos à l'anas emphatique
Des froids écrits de la moderne clique.

Qu'un grand penseur, qui du moins se croit tel,
Crie en public, et d'un ton solennel :
« Messieurs, messieurs, c'est la vérité même
» Qui m'a dicté cet immortel système.
» L'univers fut méconnu de Newton :
» Ecoutez bien, et suivez ma leçon. »
Qu'un bel esprit, d'un ton plaintif et tendre,
Parle morale en des vers langoureux ;

Qu'un autre essaie à me faire comprendre
Des jeux de mots , des rébus amoureux ;
Qu'un autre , épris d'un champêtre délire ,
Dont la fureur est de toujours décrire ,
De la nature admirant le pastel ,
Peigne les champs d'un ton peu naturel :
Savez-vous bien , lecteur , ce que j'en pense ?
Rien : si ce n'est que je les trouve heureux ,
En se donnant pour gens de conséquence ,
De rencontrer encor de plus sots qu'eux.

Croyez-en donc mes conseils salutaires ,
Mes bons amis : lisez peu ; mais lisez
Des livres gais , follement composés ;
De l'Arioste embrassez les chimères :
Des Mille Nuits les contes fabulaires ,
Pour vos plaisirs sont aussi désignés.
Les Mille Nuits ! Mon conseil est frivole ,
N'y croyez pas ; croyez en la parole
D'un mien auteur , de La Harpe. C'est lui
Qui , pour chasser le redoutable ennui ,
Trois fois par an faisait cette lecture ;
Comme il le dit dans sa Littérature.

Que la gaité renaisse en nos écrits.
Chantons les jeux , les plaisirs et les ris ,
Ayons toujours la folie en partage ;

C'est du Français le plus bel apanage.
Depuis long-temps son temple est dans Paris.
J'y cours, amis; imitez mon beau zèle.
J'y cours porter cette offrande nouvelle,
Ce petit rien pour son culte entrepris :
Déchirez-le, messieurs les-beaux esprits,
Qui pesez tout au poids de la Pucelle.

Mais trop long-temps j'ai laissé mon sujet;
Je le reprends. Trop heureux Guignolet,
Que j'aime à voir ta noble impatience !
Un Saint l'ordonne; et plein de confiance,
Tu fuis, hélas ! tes pénates, tes champs,
Ton toit natal pour des destins errans :
Tant du bonheur la flatteuse espérance
Opère, et sait nous rendre entreprenans.

De mon héros ne perdons pas les traces.
On ne va pas au bonheur sans disgrâces ;
Il en aura. Croit-il, dans son erreur,
Sans rien risquer accrocher ce bonheur,
Le but commun de tous tant que nous sommes ?
Le désirer est souvent un malheur.
Qui ne le sait ? le destin est trompeur :
Il n'aime pas les vains souhaits des hommes ;
Il n'aime pas leur sot empressement :
Et c'est toujours quand il compte ses pommes,
Qu'un jardinier les perd d'un coup de vent.

Jean Guignolet triste, rêveur, pensant
(Premier effet d'un bonheur qu'on attend),
Sur son ânon, dans un morne silence,
Allait son train. De distance en distance
Il soupirait, tournait encor les yeux
Vers le village où défunts ses aïeux
Avaient jadis élevé son enfance.
De son logis la grossière apparence
Dans le lointain appelait ses adieux.
« Adieu, dit-il. Hélas ! sous d'autres cieux,
» Si je devais perdre mon innocence,
» La paix du cœur, seul bien des malheureux,
» Vous me verriez, ô lieux de ma naissance,
» Vers vous bientôt accourir, tout joyeux
» D'y retrouver ma première existence ! »

Tel un enfant qui, sans expérience,
Fuit, animé d'un désir curieux,
L'asile à charge à sa folle inconstance :
Il voit encor le toit, les champs heureux
Où l'œil d'un père encourageait ses jeux ;
Il s'y reporte, et malgré la distance,
En les fuyant, sur ces aimables lieux,
Il jette encor un regard douloureux,
Dernier tribut de sa reconnoissance.

Mais de son trouble à propos fut distrait

Le trop sensible et tendre Guignolet.
Depuis long-tems jà sa mélancolie
Le promenait sans qu'il remarquât rien :
« Foin du chagrin , dit-il ! quelle folie !
» Ce que je fais n'est-il pas pour le bien ?
» Saint Guignolet , mon patron , mon soutien ,
» Oui , c'est à vous que de tout je me fie.
» Moins de soucis ; allons , plus de gaité !
» Trottons , Martin , à la félicité ! »

De la brillante et féconde nature ,
Son œil charmé contemple les attraits.
Ah ! qu'il jouit celui dont l'ame pure
Sait les goûter dans le sein de la paix !

Là , des bosquets , digne empire de Flore ,
Tiennent long-tems ses regards enchantés.
D'arbres divers , le sol qui se décore ,
Livre aux zéphyr's ses plus rares beautés.
Une onde s'enfle , et sa rive féconde
Voit croître en paix le laurier d'Apollon ;
Le saule ici s'incline dans cette onde
Qui , dans sa course heureuse et vagabonde ,
De flots d'argent enrichit le vallon.
Une île y prend , et forme sa naissance ;
Un vert feuillage orne ses alentours ;
Pomone y voit établir sa puissance ,
Et les oiseaux y chantent leurs amours.

Là c'est un roc qui domine un bocage :
D'un noir torrent , au pied , grondent les flots
Grossis encor des fureurs de l'orage ;
Puis sur la terre il adoucit ses eaux ,
Se distribue en limpides ruisseaux
Qui vont au loin se perdre sous l'ombrage.

Ici Phébus , de ses divins rayons ,
Dore à longs traits cette immense étendue ,
Où l'heureux fruit des fertiles moissons
Couvre la terre et promène la vue.
La, dans les champs , sous de nombreux ormeaux ,
Sans gardiens , de paisibles troupeaux
Allant , courant , poursuivent leur pâture.
Pour leurs bergers , l'honneur de ces hameaux ,
Les voyez-vous , assis sur la verdure ,
Et fredonnant sur leurs doux chalumeaux ,
Des airs naïfs qu'inspire la nature ;
Tandis qu'Eglé , nymphe timide et pure ,
En folâtrant , s'arme de longs ciseaux
Pour dépouiller ces innocens agneaux
De leur blanchâtre et pesante fourrure
Qui doit un jour , dans les tems de froidure ,
Fournir Eglé de vêtemens nouveaux.

Jean Guignolet , à ces rians tableaux ,
Sent de son cœur s'éloigner la tristesse.

Une touchante, une amoureuse ivresse
Dans ces beaux lieux l'engagent au repos.

Il y descend, quitte là sa monture,
Qui, pour raison, ne demandait pas mieux.
Laissons la bête y chercher sa pâture ;
Dans un bosquet, formé par la nature ,
A mon héros je vois fermer les yeux.

Mais son patron qui le suit en tous lieux ,
Veille sur lui du haut de l'Empyrée.
« Oui , Guignolet , oui , tu seras heureux ,
» J'en ai donné ma parole sacrée.
» Mais par combien de douleurs et de maux
» Tu parviendras au but de tes travaux.
» J'en suis fâché , car je sens que je t'aime ;
» Mais du destin tel est l'ordre suprême ,
» Et je ne puis , hélas ! à mes regrets ,
» En ta faveur adoucir ses décrets. »
Du saint Patron tel était le langage ;
Et sur-le-champ il appelle un nuage ,
S'en enveloppe , et descend au bosquet
Où le héros mollement reposait.

« Tu dors , mon fils. Quoi ! déjà ton audace
» Sur le chemin s'amollit et se glace !

- » Tu dors , mon fils ! et d'où vient ce repos ?
- » Tu ne vends plus aujourd'hui de fagots.
- » Dormir sied bien au pauvre mercenaire :
- » Dès qu'il a clos son humide paupière ,
- » Il est heureux ; un songe est sa chimère !
- » Il en est quitte après tout pour l'erreur.
- » Mais toi, mon fils, quand le jour nous éclaire,
- » Tu dors ! Allons , un peu plus de vigueur :
- » Est-ce en dormant qu'on arrive au bonheur ? »

Il dit , l'éveille , et monte avec la nue.

Jean aussitôt reconnaît sa bévue ;
Cueille une pomme , approche d'un ruisseau ,
Avec sa main y ramasse un peu d'eau ,
Boit , et trois fois ainsi se désaltère :
Tel qu'autrefois ce philosophe austère (1) ,
Sa main lui sert et de coupe et de seau.

De ce retard , que tout bas il condamne ,
Il veut soudain réparer les instans.
« Martin , à moi ! Martin ! » cris impuissans !
O désespoir ! qu'est devenu son âne ,
Son compagnon et son unique ami ?
Près du bosquet il s'était établi ;

(1) Diogène.

Il y broutait l'herbe tendre et fleurie ;
« Martin , répons ! Martin , m'es-tu ravi ? »
Las ! criait Jean , d'une voix attendrie ;
Et l'écho seul répondait à son cri.

Triste , accablé de ce coup détestable ,
Il cherche au loin son cher Aliboron.
Dieu ! s'il pouvait en trouver le larron ,
Qu'il pairait cher ce vol abominable.
Tout justement il entend un grand bruit ,
Et vite il court ; son cœur bat et soupire.
Dans un grand pré le hasard l'a conduit ,

Dans ce canton , d'abord il faut vous dire
Qu'un jour Thémis en pompe descendit.
Sans s'arrêter à faire de l'esprit ,
On la fêta de la belle manière.
Deux procureurs (notez , dans l'île entière ,
Les seuls connus) , pleins d'un secret dépit ,
Pour l'en chasser firent un long écrit
D'un lourd pathos , d'une prose grossière.
Ils espéraient que l'écrit somnifère
Lui déplairait ; même aurait le crédit
De dégoûter la déesse étrangère
De son projet de se former un lit
Dans cet endroit isolé de la terre.

Or , ce grand bruit qui causait la surprise
De Guignolet , lecteur , c'étoient les cris
Et des batteurs et des battus meurtris.
« Qu'est-ce , dit-il ? Eh ! n'est-ce pas sottise
» De battre ainsi ces pauvres animaux !
» N'ont-ils assez de charges et de maux ?
» Ces coups sont-ils le prix de leurs services ? »
Il interpose en vain ses bons offices ,
Sur les baudets bâtons roulent toujours ,
Et mon héros se perd en vains discours ;
Des paysans l'insolente cohue
En frappe encor avec plus de fureur.
O Guignolet ! dans ce moment d'horreur ,
Que n'avais-tu d'Hercule la massue ,
Ou de Samson l'instrument destructeur ?
Comme on eût vu cette bande abattue
Faire trophée à ta rare valeur !

De ce combat , inquiet spectateur ,
Jean, le bon Jean n'attendra pas l'issue.
De son coursier l'enlèvement le tue ;
Et ce combat augmente sa douleur.
Il va partir... mais soudain , ô merveille !
Un des ânon , dans sa course arrêté ,
Tombe à ses pieds , implore sa bonté....
Ciel ! c'est Martin ! voilà sa longue oreille ,
Son port , ses traits.... c'est lui qui sur son dos

CHANT II.

41

Porte une robe en place de fagots !

Pauvre Martin , Nl reconnaît son maître !

Mais c'en est fait , on l'a vu disparaître ,

On court à lui le frapper de nouveau.

Mais Guignolet : « Messieurs, tout beau, tout beau !

» Ce cher ânon , je saurai le défendre ;

» Il est à moi : qu'on ose me le prendre ,

» Comme on a fait tantôt quand je dormais ! »

A ce discours , vous eussiez vu les traits

Des paysans se gonfler de colère.

Un peu remis : « Que dis-tu , téméraire ? »

« Rien , que sinon vous me laissiez passer. »

Au même instant sur Martin il remonte ;

Fait dans les airs son bâton balancer :

« Passage , ou bien ma valeur vous surmonte ! »

Et ces mots dits , il pique son ânon ;

De toutes parts fait agir son bâton ,

A droite , à gauche.... ô perfide sequelle !

Batteurs d'ânon , votre main pourrait-elle

D'un Saint illustre attaquer le mignon !

Osez.... De fait cette troupe infidelle

Veut assaillir le brave Guignolet.

A son secours son Patron il appelle ;

Il crut le voir , et vainquit en effet.

Lorsqu'au loin fuit la horde criminelle ,

42 GUIGNOLET, CHANT II.

Jean et son âne arpentent le chemin.
Mais ô malheur ! ô douleur sans pareille !
Quel coup affreux ! trop funeste destin !
Dans ce combat , sur ce même terrain ,
Jean Guignolet vient de perdre une oreille !

FIN DU CHANT DEUXIÈME.



ARGUMENT DU III^e CHANT.

Guignolet, malade d'inanition, arrive au bord d'un lac. — Illumination, feux d'artifice, concerts. — Il se laisse conduire sur l'onde par de jeunes filles, et tombe au pouvoir d'une méchante fée. — Ce qu'il en advint de funeste au héros. — Réveil de l'Aurore. — L'ami des champs et des lettres. — Ses jouissances. — Guignolet perd un second membre, et son âne. — Brigands de la forêt. — Chasse. — Péril de la reine Amarante. — Guignolet lui sauve la vie, et devient chevalier.



CHANT III.

CLOPIN clopant, sur son âne boiteux,
Du pré fatal témoin de sa victoire,
Jean s'éloignait, comme vous pouvez croire,
Quoique vainqueur; s'estimant fort heureux
D'en être quitte, en tout, pour une oreille:
Un général, en rencontre pareille,
L'eût imité, n'aurait pu faire mieux.

En philosophe il prenait l'aventure;
C'est dire assez que Jean n'y songeait plus.
J'entends d'ici le lecteur qui murmure:
« Dites-nous donc au moins quelles vertus
» Ont pu si tôt opérer cette cure?
» Quoi! Guignolet ne sent pas sa blessure? »
Lecteur, un mot. Saint Guignolet est là:
De son mignon, quand l'oreille tomba,
Il arrêta le sang de la coupure;
Si bien que Jean, quand de suite il trotta,
Ne ressentit le coup dont le frappa
Un des faquins de cette bande obscure,

Un côté seul sans oreille resta ,
Et de la gauche eut l'ouïe un peu dure.

Quoi qu'il en soit , avec la même ardeur ,
Il veut toujours arriver au bonheur.

« Qu'un tel échec , dit-il , me décourage !
» Non , parsembleu ! je ne suis pas si fou. »
Tel un savant qui va ne sachant où ;
Rien ne sauroit arrêter son voyage.
Est-il sorti d'un péril imminent ?
De ce péril s'est accru son courage.

Saint Guignolet , du haut du firmament ,
Point ne perdait son protégé de vue.
Il le contemple , assis dans une nue :
« Mon pauvre ami , je plains ton accident.
» Perdre une oreille ! Eh ! ce n'est rien , pourtant ;
» De plus grands coups vont t'accabler encore :
» Mais chut ! .. Va , cours où le bonheur t'attend. »

Tandis qu'au ciel le Saint ainsi péroré ,
Jean Guignolet , fatigué du chemin ,
Se voit en proie aux tourmens de la faim.
Avec ce mal on n'est pas à son aise.

« Men saint Patron , dit-il , ne vous déplaie ,
» Dormir le jour , c'est très-mal s'occuper :
» Oui ; mais n'avoir ni coucher , ni souper ,
» C'est bien piteux , bien pénible en voyage. »

Le Saint avait prévenu ce langage.
Il ne dit rien à son fils que ces mots :
« Marche toujours. » Et par monts et par vaux,
Trottoit toujours l'inquiet personnage.

Enfin , au loin il promène ses yeux
Sur un vallon agreste et spacieux :
Il s'en approche. A sa vue enchantée
Se montre un lac dont la rive argentée
D'esquifs légers, enflés par le zéphyr,
De tous côtés commence à se couvrir.
Le jour déjà faisait place aux étoiles.
Il voit soudain chacune de ces voiles
De vifs flambeaux se couvrir tour à tour ,
Et rappeler l'éclat mourant du jour.
A ce tableau qui lui semble un prestige ,
Jean Guignolet , de plus en plus surpris ,
Voit succéder un tout autre prodige :
Jusques aux cieux , par les feux obscurcis ,
Des gerbes d'or, de rapides fusées ,
De toutes parts à l'instant sont lancées.
A leur éclat va s'unir, en grondant ,
Le noir marron qui monte en serpentant ,
L'obus altier qui porte le tonnerre ,
Et le pétard qui détonne en sifflant.
Quoi, donc ! au ciel vont-ils livrer la guerre ?
L'astre pâlit dans l'obscur firmament.

L'onde mugît , un long gémissément ,
Un cri plaintif sort du sein de la terre :
Mais ce vain bruit n'a duré qu'un moment ;
Et tous ces feux , dans le lac frémissant ,
Vont engloutir leur éclat éphémère.

« Où suis-je ? ô ciel ! dit alors Guignolet.
» Serait-ce ici le pays des féeries ,
» Lieux enchanteurs , fertiles en magies ,
» Dont autrefois mon aïeul me parlait ?
» Ah ! le bonheur , sur ces rives fleuries ,
» M'attend sans doute , et je dois l'y chercher.
» Oui ; mais avant n'est-il pas préférable
» De m'y trouver bon lit et bonne table ?....
» Martin , allons , laissez-vous attacher.
» Quoi qu'il en soit , vous m'êtes toujours cher.
» A nul qu'à moi ne vous rendez traitable :
» Un coup de pied ayez soin de lâcher
» A l'étranger qui voudrait vous distraire
» Ou vous voler. » L'âne se mit à braire ,
Comme pour dire : *Oui , mon maître*. A l'instant
Guignolet court , espérant , sur la rive ,
Trouver pour lui place en un bâtiment.

Lors apparaît , par un prompt mouvement ,
Une gondole Elle approche , elle arrive ;
Six beaux tendrons en sortent lestement ,

Tendent la main au rustre qui s'étonné ,
Et qui les suit sur l'esquif élégant.
Lorsque sur l'onde en paix il s'abandonne ,
De tous côtés retentissent les airs
De sons flatteurs , d'agréables concerts :
Autour de lui la flotille se presse ;
Et mille cris d'amour et d'allégresse
A l'autre rive accompagnent ses pas.

Il y descend. Ici le charme cesse :
Ces beaux tendrons , cette aimable jeunesse ,
Dont tout-à-l'heure il lorgnait les appas ,
Ont disparu ; d'infernales furies
Ont remplacé les fillettes jolies.
De fers pesans on l'enchaîne soudain
Par l'ordre affreux du chef de ces harpies.
La foudre gronde ; et le lac, dans son sein ,
Ensevelit les gondoles fleuries ,
Les ris , les jeux , les trompeuses bougies
Qui du jour même imitaient la clarté.

Telle Médée , au gré de sa colère ,
Faisait mouvoir et les cieux et la terre ,
Renversait tout par son art détesté.

Or , dans ces lieux régnait une mégère
Au teint livide , aux yeux rouges et creux :

Depuis long-tems à la nature entière
Elle faisait une guerre meurtrière ;
Et , par hasard , si quelque malheureux
De ses états approchait la frontière ,
L'appât trompeur des fêtes et des jeux
Le conduisait au sort le plus affreux.
Jean Guignolet , par l'ordre de la reine ,
Dans un cachot obscur et souterrain
Fut enfermé pour y mourir de faim.
Pour mon héros , Dieu , quelle étrange peine !
Lui qui déjà , plein d'un espoir charmant ,
Croyait trouver un repas succulent ,
Un lit.., que sais-je ? et peut-être autre chose !

Tout étourdi de sa métamorphose ,
Il n'y croit pas. « Bah ! bah ! c'est une erreur.
» Il m'en souvient , je touchais au bonheur ;
» J'étais au but de mon heureux voyage.
» Où suis-je donc ? O ciel , je suis en cage !
» Qui m'a jeté dans ce lieu plein d'effroi ?
» Saint Guignolet, est-ce vous ? — Non ; c'est toi ,
(Répond alors une voix en colère.)
» Pourquoi vins-tu de ton chef en ces lieux ?
» — J'y crus trouver mon petit nécessaire.
» — Tais-toi , bavard , gourmand et curieux ;
» En ce logis tu n'avais rien à faire.
» — Je le vois trop. — Tu seras toujours gueux.

—De grâce!—Non.—Daignez me rendre heureux.

» Soit, dit la voix. Tiens, voilà ta pitance. »

Et Guignolet voit paraître à ses yeux,
Dans la prison, des mets en abondance.

Il les dévore : un saint fait abstinence,
Mais un pécheur a toujours appétit.

Il a mangé. Le Saint alors lui dit :

« Sans t'arrêter, mon bon ami, chemine ;

» Et va gagner cette forêt voisine

» Où le bonheur t'attend, sans contredit. »

A ces mots seuls la prison en ruine

Tombe, mais sans écraser Guignolet.

« Merci, Patron ; je revois mon baudèt. »

Et zest ! il part, mu d'une ardeur divine,
Pour, au plus vite, attraper la forêt.

Jà, dans les cieux, l'Aurore matinale

Du blond Phébus annonçait le retour.

Jà, dans son char de rubis et d'opale,

Elle annonçait le matin d'un beau jour.

Qui n'aime à voir, au réveil de l'Aurore ;

Les champs renaitre et la nature éclore ?

Aspect charmant, doux et rians tableaux !

La terre élève en ondoyans rideaux

Ses plants divers, sa verdure humectée ;

La fleur craintive, inquiète, agitée,

Paraît plus belle, a des attraits nouveaux ;

Dans les bosquets gazouillent les oiseaux ;
L'heureux Zéphyr sort du sein d'une rose ;
Le jeune pâtre à partir se dispose ,
Et devant lui voit bondir ses troupeaux.

Qu'il est heureux l'habitant des hameaux !
Qu'il est heureux celui qui , par l'étude ,
Sait dans les champs occuper ses loisirs !
Libre de tout , fuyant les vains plaisirs ,
Dans son agreste et simple solitude
Il vit en paix. Là , s'offrent sous sa main
Des amis sûrs qu'il consulte sans fin.
C'est avec eux , au lever de l'Aurore ,
Qu'il s'entretient , qu'il charme ses instans ;
C'est avec eux le soir qu'il est encore.
Mais les fuit-il enfin quelques momens ?
Suivez ses pas : dans cette humble chaumière
Vous le voyez cet homme bienfaisant ,
Sécher les pleurs de l'honnête indigent ,
Le consoler , adoucir sa misère ;
Puis sur son toit rentrer d'un air content :
Ainsi l'étude à l'homme salutaire
Calme sa vie , et l'instruit à bien faire,

A mon héros revenons sans détour.
Comme il savoure , aux rayons d'un beau jour
Le doux plaisir de revoir la lumière !

Telle est la joie , dans un repaire obscur ,
Du voyageur inquiet , solitaire ,
Qui voit soudain , respirant un air pur ,
Un faible jour qui le guide et l'éclaire ;
Et si le ciel reparait à ses yeux ,
Jamais il n'eut tant d'éclat en partage ,
Et tant de droits au plus sincère hommage.

« Le ciel veut donc ici combler mes vœux ,
» Dit Guignolet , en faisant son entrée
» Dans la forêt. Quoi ! dans cette contrée
» Je trouverais le moyen d'être heureux !
» Vous l'avez dit , cher patron ; et j'espère
» Que cette fois ce sera tout de bon :
» Toujours courir n'a pas de quoi me plaire. »

Monis Guignolet , vous perdez la raison ;
Vous n'êtes pas au bout de votre affaire.
Sachez d'abord quels obstacles... mais non ,
Ne sachez rien ; trottez sur votre ânon ,
Vous nous direz bientôt de vos nouvelles.

Pauvres esprits , mortels ambitieux ,
Que je vous plains ! la fortune est sans yeux :
Mais que souvent elle en fait voir de belles !
Apprêtez-vous , messieurs les envieux ,
Vous qui croyez arrêter l'inhumaine.

Oh ! que souvent votre espérance est vaine !
Le plus adroit peut y perdre ses pas.

Dans un grand bois que n'arrive-t-il pas ?
Jean Gulnolet y cheminait à peine ,
Qu'un son aigu , parti non loin de lui ,
De peur le jette à bas de sa monture.
Quoiqu'il n'eût rien, il craignait, je vous jure.
Que fera-t-il , seul ici sans appui ?
Tout lui présage une triste aventure.
Fort à propos pourtant il se rassure ;
Et sur un arbre élançé prestement ,
Le cou tendu , l'œil fixe , et nez au vent ,
Il veut savoir d'où vient son épouvante.
Dont bien lui prit ; car voilà justement
Qu'au pied de l'arbre une troupe arrogante
Sur son coursier se jette impoliment.
Lui , par ses cris , semble appeler son maître :
Mais Guignolet , qui les a vus paraître ,
Le laissa braire , et fit très-prudemment.

De ce larcin , qui lui semble un peu traître ,
A son Patron il se plaint , mais tout bas :
« Un jour , mon fils , tu le retrouveras , »
Dit une voix qu'il sut bien reconnaître.
« Oh ! bon ! alors je n'ai plus d'embarras. »
Bon ! pas du tout ; car ici l'arbre casse ;

Et Guignolet au milieu des brigands
Tombe , et de plus un des bras se fracasse.
C'est pour le coup que le sort l'embarrasse :
Les voleurs sont de fort mauvaises gens.
Ceux-ci , pourtant , en riant le plaignirent ;
A le guérir même on dit qu'ils s'offrirent ;
Et , toutefois , à la condition
Que Jean prendrait, quoi? leur profession :
Nouveau moyen d'être heureux en ce monde !
Ne crions pas si haut ; le mal abonde.
Beaucoup de gens , s'ils ne sont pas heureux ,
Font leur fortune en imitant ces gueux.
N'avons-nous pas de ces gens qui nous pillent ?
Paris , messieurs , n'est pas une forêt ;
Et cependant les voleurs y fourmillent.

Que je te plains, mon ami Guignolet !
Plus qu'une oreille , un bras mort , inutile ,
Et devenir de plus coupe-jarret ! . . .
Las ! être heureux n'est pas chose facile !

Pour l'emporter un brancard était prêt ;
Lorsque des cors le son se fait entendre.
C'est une chasse : on ne peut s'y méprendre.
Souvent la reine arrive en ces taillis
Avec sa suite.... Il ne faut pas l'attendre ;
Messieurs les gueux sont fort de cet avis,

» Nous ne saurions t'emporter : va , mon fils ,
» Reste en ces lieux , que le ciel te conduise.
Et ces mots dits , de laisser mon héros
Foulé , moulu , renversé sur le dos ,
Et d'emmener sa chère bête grise.

Ce contre-tems lui plut fort. A sa guise ,
Il vaut mieux être encor sourd , impotent ,
Que d'exercer le métier de brigand.
Mais ô terreûr ! ô fortune ennemie !
Qu'aperçoit-il venir de son côté ?
Un sanglier fortement irrité :
Par des chasseurs la bête est poursuivie.
Ah ! c'en est fait ! son trépas est certain ;
Et de sa dent , l'animal assassin ,
En cent morceaux , hélas ! va le détruire.
Si le Patron encor pouvait conduire
Sur l'animal le fer du chevalier
Qui le poursuit ? . . . Oui , l'épais sanglier
Du coup frappé , tombe sur la poussière ,
Et le vainqueur descend de son coursier :
Droit à la bête il court en téméraire ;
Mais tout-à-coup l'animal furieux
Reprend sa force , et s'élance de terre.
Son œil ardent et rouge de colère
Voit l'ennemi qui , trop audacieux ,
Croyait déjà jouir de sa défaite.

Pauvre écuyer ! tes vœux seront déçus.
Sur lui bientôt le sanglier se jette ,
Il le terrasse , et l'écuyer n'est plus.

Fier du succès , l'animal plein de rage
A senti redoubler son courage :
Tel un guerrier , dans les champs de la mort ,
Dont l'orgueil s'enfle au premier avantage ;
Des chevaliers il affronte l'abord ;
Vole au-devant du trait et de la lance.
Belle Amarante , ô quel sera ton sort !
Sur ton coursier , dieux ! le monstre s'élance...
Preux chevaliers , défendez tant d'appas.
Retirez-la de ce dangereux pas :
C'est la beauté , c'est la reine des belles !...
Mais non ; fuyez , chevaliers infidèles ,
Un autre bras va s'armer pour l'amour ;
Un rustre seul est fait pour tant de gloire.

Lui , qui voit fuir ces gens de haute cour ,
Croit dans cela tout ce qu'il faut en croire :
Que d'une femme ils n'aimoient pas les lois ,
Que la trouvant en danger cette fois.
Ils l'y laissent : le fait était notoire.
Jean vous connaît ; Jean aussi pense mieux.
Son souverain il aime après ses dieux.
Dans ce danger il ramasse l'armure

Du chevalier mort au poste d'honneur :
Au sanglier il vole plein d'ardeur ;
Lui fait au flanc une large ouverture ,
Et l'a pressé , par un dernier effort ,
Tant , qu'à la fin , avec un long murmure ,
L'animal roule , et tombe roide mort.

De son coursier alors descend la dame ,
Bien vous pensez remplie encor d'effroi.
« Noble étranger , dit-elle , sur mon ame
» Je te dois tout. Parle ; exige de moi
» Ce qu'une reine , à nulle autre pareille ,
» Peut faire ici qui soit digne de toi. »
« Reine , dit-il , je n'ai plus qu'une oreille
» Et qu'un seul bras , du reste tout à vous ;
» Et cependant je ne suis pas jaloux
» De mériter votre aimable obligeance.
» Je ne suis point d'une illustre naissance ,
» Et les honneurs ne m'ont jamais tenté.
» S'il faut le dire à votre majesté ,
» Un seul désir m'occupe ; et je voyage
» Pour arriver , comme en pèlerinage ,
» Et le plus tôt s'il se peut , au bonheur.
» Je ne sais guère où le trouver , d'honneur.
» Indiquez-moi s'il n'est pas sur ma route ;
» On me l'a dit , et jusqu'ici j'en doute.
» J'y veux aller. Il a beau se cacher ,

- » J'y parviendrai ; dussé-je le chercher
- » Deux jours encor : j'ai de la patience. »

En souriant , la reine répondit :

- « Vous me charmez ; et , sous un simple habit ,
- » Si ne cachez une illustre naissance ,
- » Vous y cachez au moins un bon esprit.
- » Ecoutez-moi. Le bonheur qu'on ignore ,
- » Et qu'on désire , on le trouve parfois ,
- » Non en courant , mais à la cour des rois.
- » (Un souverain qui la pillule dore ,
- » Doit dire ainsi.) Vous avez la valeur
- » Et la vertu par-dessus en partage :
- » Vous y plairez (quelle erreur ! c'est dommage).
- » Suivez-moi donc , et soyez chevalier.
- » De ce défunt l'armure et le coursier ,
- » Tout est à vous ; c'est moi qui vous les donne
- » Pour être un jour l'appui de ma couronne. »

Sur son coursier elle monte à ces mots.

Jean Guignolet , l'ex-vendeur de fagots ,

En fit autant sur le sien , non sans rire ;

Mais fort sensible à de si doux propos.

« Ah ! le bonheur enfin va me sourire !

» Qui l'eût pensé ! (que mon héros disait ,)

» C'est à la cour pourtant qu'il se cachait ! »

60 GUIGNOLET, CHANT III.

On part alors. A l'entour de la reine ,
Hors de danger , sont accourus sans peine
Les courtisans , jaloux de Guignolet.
A ses côtés Amarante le place ,
Dont ces messieurs firent laide grimace :
En pareil cas c'est l'ordinaire effet.

FIN DU CHANT TROISIÈME.



ARGUMENT DU IV^e CHANT.

Entrée de la reine. — Description de la ville et du palais. — Guignolet créé chambellan. — Jalousie des courtisans. — Festin. — Promenade de Guignolet avec la reine. — Tête-à-tête du pavillon. — Le héros est appelé à une expédition délicate.

CHANT IV.

An ! que je hais ces auteurs langoureux
Qui, dans leurs vers sucrés et doucereux ,
Sur un seul ton fabriquent un poëme ;
Froids conteurs d'insipides amours ,
Sans cesse ils ont mêmes sens , mêmes tours ,
Et chaque phrase est chez eux un problème.
C'est un amant qui se flatte et qui s'aime ,
Qui dogmatise en style de chanson ;
Ne croit à rien , ne trouve rien de bon
Et rien de beau que sa timide amante.
C'est un *enfant* , une *jeune innocente*
Qui dans ses yeux *réfléchit un ciel pur* ,
Et dont le front , *comme un mobile azur* ,
N'est obscurci jamais d'aucun nuage.
Novice encor , dans un sombre bocage ,
Elle s'en va rêver à ses quinze ans.
La *belle* a lu toujours quelques romans :
Car une fille alors , par ces lectures ,
Est préparée aux grandes aventures.
Or , *des oiseaux les aimables concerts*

Charment ses sens ; dans son ame *ingénue*

La volupté, le plaisir s'insinue.

Seule , en ces lieux *sauvages et déserts* ,

Elle se sent *embarrassée , émue....*

Quand tout à coup se présente à sa vue

Un homme!... *Dieux ! qu'il est des cœurs pervers !..*

Il voit la belle ; et d'un air doux et tendre

Il lui sourit , s'approche , et n'ose prendre

Rien qu'un baiser d'abord. A ses genoux

Tombe.... Monsieur, *finissez , levez-vous....*

Cruelle, alors répond le téméraire ,

Qu'ai-je donc *fait* , et d'où vient ce *courroux* ?

J'aime... que dis-je ? il n'est plus tems de feindre.

Depuis long-tems, dieux! *que je suis à plaindre !*

Je vous connais , vous aime ; et cependant

Respectueux , soumis , je suis encore

A vous jurer que mon cœur vous adore.

Vous l'ignoriéz ; oui , je suis votre amant.

Combien de fois j'ai voulu vous l'apprendre !

Mais , *amoureux , discret , sage et prudent* ,

Je n'ai jamais osé me faire entendre.

Si cet aveu peut ici vous *surprendre* ,

L'occasion seule a pu *m'enhardir.*‡

Si j'obtenais seulement un *soupir* ;

Si de vos yeux un regard *salutaire*

Tombait sur moi ; si je pouvais vous *plaire....*

Je sens qu'alors.... *Mais non , de mon désir*

*Vous vous riez, et votre indifférence,
Se plaît encor à doubler ma souffrance.
Vous l'ordonnez, je n'ai plus qu'à mourir!*

A cette fin la belle est *attendrie*.
Ce beau jeune homme, *Ah! qu'il est malheureux!*
Qu'il est *aimable!* et comme dans ses yeux
On voit briller *son âme réfléchie!*
Puis on le plaint. On voudrait, de son sort,
Diminuer *la rigueur trop affreuse*.
On peut l'aimer,... Et d'encor en encor,
On devient *triste et pensif et rêveur*.
Le jour s'éteint; un orage *effrayant*
Gronde au lointain : l'éclair luit; le tonnerre
Tombe à deux pas de ce couple *charmant*;
Et vite on court sous une *humble* chaumière
Pour s'abriter de *l'humide* élément.
Bientôt le calme engloutit les orages;
On quitte alors l'asile protecteur,
L'asile heureux, abri contre la peur;
On voit le ciel : il est pur, sans nuages, ...
La belle, en pleurs, ô regrets superflus !
A sa douleur emprunte des images :
Tout est tranquille, et son cœur ne l'est plus.

Dans ces tableaux, visant à nous complaire,
L'auteur d'un mot se forme une action;

Se fait d'un rien une importante affaire ;
Toujours prolix, il craindrait de déplaire
S'il n'y mêlait de l'érudition ,
Un ton moral , une critique amère
Des mœurs du siècle et des gens du bon ton.
Que pense-t-il que cela puisse y faire ?
Couvrira-t-il, par ce faux vermillon ,
Ce que son livre a de louche et d'obscène.

Voudrais-je ici parler de notre scène ?
J'y vois aussi des pièces pour des mois ,
De froids discours , d'insipides propos ;
Chaque sujet me dit la même chose :
Tout se répète ; on en sait bien la cause.
Là , je crois rire un quart d'heure en repos ,
Point ; et je suis cette enceinte infernale
Où la sottise élève ses tréteaux.
Ailleurs on vante une pièce morale ,
C'est la morale en discours immoraux.

Il'est pourtant, avouons-le , un théâtre
Qui brille encor d'un noble et pur éclat ,
Où Melpomène , en pompeux apparat ,
Avec sa sœur , Muse aimable et folâtre ,
Charment toujours une foule idolâtre.
O d'un cœur pur nobles délassemens !
Là , je puis rire au moins avec Molière ,

De nos travers, de nos égaremens ;
Car à la fois il m'amuse et m'éclaire.
Là , de ton art , disciple admirateur ,
J'ose , Corneille , à ton puissant génie
Puiser les feux de ma naissante ardeur.
Oui , si j'ai pu , d'une aile trop hardie ,
Trop tôt peut-être écoutant mes transports ,
Porter mon vol jusqu'à la tragédie ,
Seul ton génie a guidé mes efforts.
Tout lui devrai , si deviens quelque chose.

O Melpomène ! accepte mon encens.
Pour quelque tems ma gravité repose.
Pardonne-moi de quitter tes accens
Pour ce sujet, fol objet de mes chants.
Que dis-je ? Ici quand je ris et je glose ,
Muse , sans croire à ma métamorphose ,
Assure-toi que mes vœux sont constans.

O Déesse qui règnes sur mon ame ,
Viens l'embraser encor de nouveaux feux ;
Viens-y répandre une céleste flamme !
O viens t'offrir à mes regards heureux !
Non , telle un jour que tu m'es apparue ,
D'un manteau d'or pompeusement vêtue ,
Le sceptre en main et le front couronné ;
Mais sous l'habit d'une aimable bergère

L'hiver jamais , par un cruel outrage ,
N'y fit sentir ses funestes rigueurs.

De ce palais l'enceinte magnifique ,
De Guignolet éblouit les regards ;
L'or ciselé brille de toutes parts :
Ici s'élève un superbe portique ,
Où des soldats , avec ordre rangés ,
Zélés gardians de ces lieux révévés ,
Forment la haie où doit passer la reine ,
A son conseil allant en souveraine
Dicter des lois qui vont , à ses sujets ,
Assujettir le bonheur et la paix.
Près de ces lieux est une salle immense :
L'auguste reine y porte droit ses pas.
On y voyait les apprêts d'un repas
Où Guignolet , admirant l'ordonnance ,
L'œil tout en feu se plaçait par avance.

« Preux chevalier , dit alors au héros ,
» En souriant la royale princesse ,
» Il en est tems , et je tiens ma promesse ,
» Dans ces beaux lieux jouissez du repos
» Et du bonheur dont le désir vous presse.
» A mes côtés , chevalier , prenez rang :
» Asseyez-vous , je vous fais chambellan. »
Jean Guignolet , le cœur rempli d'ivresse ,

Baise , à ces mots , la main de son Altesse ,
Tremble , rougit , et s'assied cependant.
Des courtisans , oh qui peindra la rage !
Ils étouffaient , tout en se contraignant
D'esprit , de corps , de maintien , de visage ;
En vérité rien n'était plus plaisant.

Messieurs , la reine a bien vu votre audace ;
Elle sait trop au fond ce qui se passe
Dans votre cœur : elle sait encor mieux
Que de son rang vous êtes amoureux ,
Et que son joug pèse et vous embarrasse :
Elle a de plus l'histoire de la chasse....
Mais elle est bonne.... Allons ! les rancuneux ,
Ne boudez plus ; au festin prenez place.

Si je voulais de ce festin pompeux
Vous faire ici , lecteur , une peinture ,
Il me faudrait bien du tems , je vous jure ;
Peut-être encor j'y serais malheureux.
Il me faudrait ta verve et ton génie ,
Aimable auteur de la Gastronomie (1) !
Comme on verrait , sous tes savans pinceaux ,
Naître un repas dans toutes ses parties ;
Sauce , volaille à propos assorties ,

(1) La Gastronomie , joli poëme de M. Berchoux.

Poissons friands , civets et fricandeaux ,
Mets , entremets , mille ragoûts nouveaux ,
Vins généreux , desserts et sucreries :
Pour ces détails si j'avais ton savoir ,
Ton goût exquis , ta merveilleuse touche ,
A mes lecteurs , oui , j'en crois ton pouvoir ,
L'eau , cher BËRCHOUX , en viendrait à labouche.

Mais de la table on s'élance au jardin.
De Guignolet la reine prend la main ;
Cette main qui , tantôt victorieuse ,
Sauva la reine et s'arma pour l'amour.
O Guignolet , que de gloire en un jour !
Vive une belle , affable et généreuse !

Notre Amarante était un peu causeuse :
Son chambellan lui plut par ses propos ,
Par son air franc , surtout par ses bons mots.
Jean , croyez-moi , n'était pas imbécille ;
Et son voyage avait formé son style.
Il le fit voir. Mais suivons mon héros
Dans ce grand parc où tout frappe sa vue.

Il en admire à la fois l'étendue ,
L'ordre élégant , les détours enchanteurs ;
Là , des berceaux de verdure et de fleurs
A Philomèle offrent leur doux ombrage ;

Elle s'y plaît ; c'est là que , tous les jours ,
Elle gémit et chante ses amours.

Un ruisseau pur coule au pied du feuillage
Que mollement il baigne de ses eaux ;
Puis il s'échappe , et par mille canaux
Fuit , reparaît , lentement se promène ,
Sous l'herbe humide ensevelit ses flots ;
Revient encore , s'élance dans la plaine ,
Court , et se perd au milieu des roseaux.

Ici de Flore est le riant domaine.
J'y vois Narcisse épris de sa beauté ,
L'œillet pourpré , le muguet argenté ,
Le frais lilas , l'épaisse giroflée ,
Et le jasmin à la tige élevée ;
L'humble églantier , le lis majestueux ,
La clématite au front blanc et poudreux :
Sur ce parterre , où l'œil charmé repose ,
La violette encor a des attraits ,
Qu'on aperçut à côté de la rose.

Là , sont unis par leur feuillage épais
Mille orangers coupés , taillés en voûte ;
Asile heureux , délicieuse route ,
Où des zéphyr , aspirant la fraîcheur ,
D'un ciel ardent on brave la chaleur.

Sur ses rameaux , sur sa tige élancée ,
 La pomme d'or , mollement balancée ,
 Flatte les yeux , semble inviter la main
 A la cueillir , à faire un doux larcin.

Ce
 Ce
 Iv
 Al

Non loin de là , par un contraste étrange ,
 Naît le citron , ce rival de l'orange ;
 En longs rameaux son arbre fortuné
 S'étend , de fruits à jamais couronné :
 De ses parfums il embaume l'espace.

Près de ces lieux une longue terrasse
 S'élève en pente , et domine au lointain.
 La reine y monte ; et Guignolet , soudain ,
 En fait autant. Là , règne la sculpture ,
 Noble rivale et sœur de la peinture.
 Ce beau jeune homme à l'œil vif , plein de feu ,
 C'est Apollon , c'est un héros , un dieu.
 Voyez son front où s'éteint la colère ,
 Où naît le calme , où se peint la fierté ,
 Qui d'un triomphe est la marque ordinaire ;
 Il est vainqueur , et le trait a porté ;
 Du noir Python il a purgé la terre.

Là , que d'attraits ! quels gracieux contours !
 Salut , ô toi , la Reine des Amours !
 O quelle main modela tant de charmes !

Ce digne objet de tes vives alarmes,
Cet Adonis revole dans tes bras ,
Ivre d'amour , pour de plus doux combats :
Ah ! le plaisir va bien payer tes larmes !

Ici Mercure , en son rapide essor ,
S'élance aux cieux avec des ailes d'or ;
Là , de sa main , d'une massue armée ,
Hercule abat le lion de Némée.
L'on voit Bacchus au visage riant ,
Au front paré d'une double couronne ;
Plus loin Silène arrive , en chancelant ,
Sous une treille où s'enivre Erigone.

Et vous aussi présidiez en ces lieux ,
O des jardins , bienfaisantes déesses ;
Vous dont les champs attestent les richesses ,
Et dont l'éclat fait le plaisir des yeux ,
Flore , Pomone , aimable Féronie.

Puissans effets du ciseau , du génie !
Ces marbres froids , mollement façonnés ,
En beaux contours arrondis , dessinés ,
Où la nature est encore embellie ;
A nos regards tous ces blocs combinés ,
Semblent jouir comme nous de la vie.

Eh ! qui n'est pas , nouveau Pygmalion ,
Rempli d'ivresse et d'admiration
Au seul aspect de ces nobles sculptures ,
Enfans de l'art , immortelles peintures
Des ces héros , de ces rois bienfaisans ,
Heureux vainqueurs des siècles et du tems :
De ces mortels de science profonde ,
Dont les écrits ont éclairé le monde ;
De ces beautés , dont les traits enchanteurs ,
Ont fourni l'art de traits imitateurs !

O du ciseau , doux et brillant prestige !
Cette Vénus , admirable prodige ,
Dont l'œil parcourt les plus secrets appas ;
Ces deux boutons où le plaisir repose ,
Ce doux souris , cette bouche mi-close ,
Et ce maintien , ce touchant embarras
Dont la beauté se fait encor des armes
Quand , solitaire et seule avec ses charmes ,
On l'aperçoit sur le bord des ruisseaux ;
Cette Vénus sortant du sein des eaux ,
Mon œil surpris ne peut la méconnaître :
C'est elle , Amour ; ainsi tu la fis naître
Cette Philis , digne objet de mes feux ,
Cette Philis , pour qui sont tous mes vœux :
Oui , dans Vénus , c'est Philis que j'adore.

Jean Guignolet n'avait pas assez d'yeux

Pour contempler tant d'objets merveilleux.
 Et cependant la reine, qui l'honore
 En lui servant de guide en ces beaux lieux ,
 De son estime accorde un gage encore
 A mon héros : la reine le conduit
 Au pavillon ; riche , élégant réduit ,
 De la terrasse agréable limite.

« Ce pavillon au repos nous invite ,
 » Dit Amarante. Entrons-y , chevalier. »
 Jean Guignolet ne se fit pas prier :
 Il suit la reine , et s'assied auprès d'elle.
 « Ecoutez-moi , chevalier , dit la belle ;
 » Vous le voyez , et dans ma cour admis
 » Vous y comptez déjà des ennemis :
 » N'en craignez rien ; je saurai vous défendre ,
 » Si contre vous ils osent entreprendre
 » La moindre chose. A mon libérateur
 » Ne puis-je donc de ma reconnaissance
 » Donner ici des preuves ? Sur l'honneur ,
 » Je vousdoistrop pour craindre cette engeance ,
 » Et les vains bruits de mes fiers courtisans.
 » Sans vous , né sais-je , avec de telles gens
 » Quel sort affreux m'attendait ! Laissez faire :
 » Ils sentiront quelque jour ma colère.
 » Mon peuple m'aime : il serait mon appui
 » Si je voulais rabaisser aujourd'hui.

- » Ces insolens , plus humbles sous mon père.
- » Vous , pour toujours assuré de me plaire ,
- » J'aurai besoin alors de votre bras
- » Pour commander , pour guider mes soldats :
- » J'espère en vous. » — « Oui , sans doute , madame ,
- » Dit Guignolet , tombant à ses genoux ,
- » Ce faible bras sera lors tout à vous ;
- » Je le proteste et jure sur mon ame.
- » Je l'avouïrai , je suis mauvais guerrier ;
- » Mais si tantôt d'un affreux sanglier
- » J'ai triomphé , c'est que tout est possible ;
- » C'est , en un mot , que l'on est invincible
- » Quand on combat pour servir la beauté. »
- « Relevez-vous , réplique avec bonté
- » L'illustre reine ; et surtout sachez taire
- » Ce grand secret , cet important mystère. »
- « — Sur ma prudence et ma discrétion
- » Reposez-vous , madame , en assurance ,
- » Dit Guignolet. Ferme dans l'action ,
- » Je l'attendrai dans un morne silence. »

La reine alors quitte le pavillon ;
Et Jean la suit. Tous deux , de compagnie ,
Vont retrouver courtisans au salon.
Ils y parlaient de vous , je le parie ,
Bellé Amarante : oui , sur votre sortie
Ils s'égayaient , sans rime ni raison.

Le chambellan , objet de jalousie ,
leur paraissait un étrange mignon
De votre Altesse. » — « Allons , messieurs , courage !
Continuez de parler sur ce ton.
Quoi , vous cessez ! ah vraiment c'est dommage !
Pourquoi sitôt changez-vous de langage ,
valez-vous l'objet de vos mépris ,
Qui faites-vous bon accueil , bon visage ?
Allez , messieurs , je n'en suis pas surpris ;
Car parmi vous on dit que c'est l'usage. »

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT DU V^e CHANT.

Guignolet logé dans le palais. — Ru-
meur publique. — Martin est admis dans
les écuries de la reine. — Conduite de
Guignolet au sein de la prospérité. — Avis
aux riches. — Recette nouvelle d'un mé-
decin. — Son heureux effet. — Guignolet,
amoureux d'Amarante. — Aventure du
boudoir. — La reine fait jeter son cham-
bellan par la fenêtre.

CHANT V.

CHER Guignolet, rappelle-moi tes vœux.
S'il m'en souvient, tu voulais être heureux :
Tu l'es enfin, du moins j'aime à le croire.
Que manque-t-il en effet à ta gloire ?
Jà , d'une reine on te voit chambellan
Et chevalier ; jà , plus d'un courtisan
Te fait la mine , et jà te porte en vie ;
Dans le palais ta demeure est choisie ;
Tu dois un jour punir des mécréans.
Et sur son trône affermir ta princesse ;
Puis recevoir des mains de son altesse
Le juste prix de tes soins bienfaisans.

Ah ! mon ami , quelle haute fortune !
Tu ne crains plus la misère importune ;
Chez une reine on fait de bons repas ,
Et tous les lits sont garnis de fins draps.
Il est trop vrai , tu n'as plus qu'une oreille :
Mais qu'est-ce , au fait , qu'une perte pareille ?
Est-ce un malheur si grand qu'être un peu sourd ?

Un bel esprit te vient faire sa cour ,
Tu n'entends pas ses phrases insipides ;
Tu ne l'entends au moins que de moitié :
C'est trop encor pour te faire pitié.
Il est ici des harangueurs perfides ,
De froids auteurs , des clubs tyrannicides
Où l'on apprend à rimer jour le jour ,
Auprès desquels je voudrais être sourd.
De tes deux bras , un seul , hélas ! te reste...
Il te suffit : c'est assez que d'un bras ,
Lorsqu'aux méchans il doit être funeste.

A tous ces riens , non , tu ne songeais pas ,
Cher Guignolet , quand la vermeille aurore ,
Dans un bon lit où tu dormais encore ,
Vint à frapper tes yeux appesantis.
« Moi , dans ces lieux ! » dis-tu , d'un air surpris ,
(Car de la veille alors , en sa mémoire ,
On m'en croira , Jean oubliait l'histoire.)
« Que veulent dire et ces riches lambris ,
» Et ces tableaux , et ces parquets vernis ,
» Et cette alcove , et ce lit magnifique
» Où je repose ? Est-ce un enchantement ?
» Quoi , c'est pour moi ce bel appartement ! »
Lors à sa porte arrive un domestique.
« Seigneur , chez vous fait-il jour maintenant ? »
« — S'il y fait jour ! Je vous trouve plaisant ;

- » Manquez-vous d'yeux ? Le soleil nous éclaire.
- » Que me veut-on ? — Seigneur, ce vêtement
- » Vous convient-il ? — Mais il pourrait me plaire.
- » — Sa majesté vous le destine. — A moi !
- » Il est tout or ; il m'éblouit. Hé ! quoi !
- » Sa majesté , dites-vous , me le donne
- » Pour le porter ? Vraiment elle est trop bonne !
- » Je n'oserais.... Cependant j'obéis.
- » Vous , portez-lui mes respects infinis. »

Puis il s'habille , approche sa figure
D'un grand miroir , admire sa tournure :
« Pas mal , vraiment , dit-il , beau chevalier !
» Vous faites là le plus joli métier ,
» Le plus.... Allons saluer Amarante. »

Comme il sortait , d'une foule bruyante
Mon chevalier croît entendre les cris.
« Qu'est-ce ? bon dieu ! ces gens sont bien hardis,
» Près du palais de faire ce tapage.
» Voyons cela. La reine , je le gage ,
» Me saura gré de chasser ces marauds. »

Sur la grand'place il descend à ces mots :
C'était, lecteur , un bruit à tête fendre.
Là , Guignolet voit un tas de badauds
Courir , crier : pourquoi ? Je vais l'apprendre.

Le chambellan s'avance : à son aspect ,
Chacun fait place , en signe de respect.

« Ça , mes amis , quel est ce bruit étrange ?
» Dites-moi donc quel en est le sujet ? » . . .

Le peuple alors qui s'écarte et se range ,
Lui laisse voir.... quoi , lecteur ? un baudet ,
Allant , courant sans guide , à l'aventure.

Chacun voulant en faire sa monture ,
Jurant , frappant , ce scandale causait.

« C'est un ânon qui fait tout ce murmure !

» Rentrez chez vous... » Mais quoi ! Jean Guignolet,

Qu'avez-vous donc ? Vous changez de visage.

Eh ! se peut-il !... le tour est surprenant !

Martin ! Martin !... c'est lui-même , vraiment ;

De mon héros c'est l'ami de voyage.

Jean court à lui , par un beau mouvement ;

L'âne à son tour a reconnu son maître ;

De si bon cœur il n'a bondi peut-être.

Martin est fin ; il flaire la grandeur.

« Ah ! mon cher maître , autant que je puis croire ,

» Vous jouissez enfin de ce bonheur ,

» Que vous cherchiez tantôt avec ardeur.

» Quel doux plaisir c'est pour moi ! quelle gloire !

» Je vais enfin porter un grand seigneur. »

En attendant que son maître le monte ,

Notre baudet , au chambellan raconte
 Comme il advint que voleurs il quitta.
 Pour trois raisons : d'abord on le frappa ;
 Puis , il avait une certaine honte
 De s'employer pour de pareils faquins ;
 Enfin le sire avait de noirs chagrins :
 Perdre à jamais son bon , son ancien maître !
 Ah ! de douleur il serait mort , peut-être ,
 Sans l'accident unique et merveilleux
 Qui les faisait se rejoindre en ces lieux.

Jean Guignolet en ces mots l'interpelle :
 » Cher compagnon , ami rare et fidelle ,
 » Martin , dis-moi , serais-tu curieux
 » De prendre part à ma splendeur nouvelle ?
 » Veux-tu me suivre à la cour. — Je le veux.
 » Ah ! doutez-vous que je n'y sois heureux
 » Auprès de vous. Croyez , quant à mon zèle ,
 » Qu'il sera... — Bon, Martin. Viensetsuis-moi. »
 Les voilà donc au palais de la reine
 S'acheminant. Le peuple était tout coi.
 Pour mon héros il n'était pas en peine
 De faire au maître accepter son grison ;
 Car il obtint une permission
 Qui lui valut la royale écurie ;
 C'est pour Martin un sort digne d'envie :
 Ane , je crois , n'eut onc cette fave

Jean Guignolet , avec un si bon cœur ,
Plus d'une fois en montra l'excellence.
De son prochain il plaignait le malheur ,
Séchait les pleurs , soulageait l'indigence.
Apprenait-il qu'au fond d'un galetas ,
Un misérable étendu sur la paille ,
Mourant de faim , n'avait ni sou ni maille ,
Il lui portait de beaux et bons ducats :
« Tiens , mon ami , voilà pour toi ; travaille ,
» Et viens me voir lorsque tu le pourras . »
C'était ailleurs une pauvre famille
Dont à ses frais il mariait la fille ;
Un débiteur qu'il tirait de prison ,
Après avoir acquitté sa rançon ;
Un orphelin dont il était le père ;
Un ouvrier , un pauvre mercenaire
Qui lui devait son travail et son pain :
De son crédit alors il était vain ;
Car son crédit lui servait à bien faire.

« Mon saint Patron , disait-il quelquefois ,
» Je suis heureux. Le bonheur , je le vois ,
» Quoiqu'on l'ait dit , n'est pas une chimère :
» Des malheureux adoucir la misère ,
» C'est , suivant moi , le bonheur, le vrai bien.
» Un homme riche , et qui ne donne rien ,
» Me fait pitié.... pitié ! je crois mieux dire.

C'est... non , je hais les diseurs de gros mots ,
Les esprits forts , et surtout la satire ;
Un fait récent me vient fort à propos
Sur nos Crésus : puissent-ils y sourire ?

Certain seigneur , jeune , vain , opulent ,
Déjà blasé , repu de jouissances ,
Rassasié de plaisirs , de bombances ,
De tout enfin : au fait , à l'avenant ,
Il n'aimait rien. Dans ce dégoût extrême ,
Il s'ennuyait , s'ennuyait à la mort.
Cela vous semble un étrange problème ,
Que l'ennui croisse au pied d'un coffre-fort ,
Ami lecteur ; pourtant , vous avez tort :
L'argent n'est pas ce que le plus on aime ,
C'est la santé. Le dégoût de soi-même
N'est plus santé ; car l'ennui fait souffrir.
Riche ne suis ; cependant , je l'avoue ,
Du dieu Plutus je préfère la moue ,
Plutôt qu'en moi , lecteur , voir se blottir
Le sombre ennui qui jamais ne me happe.
Il n'oserait me prendre en mon loisir ;
L'étude accourt , et le drôle s'échappe.
Mais revenons à l'homme en question.
Triste il devint ; et sa mélancolie
Fit qu'il se crut malade tout de bon.
Son cher docteur , homme plein de raison ,

Lui dit : « Seigneur , de votre maladie ,
» Si vous voulez , je tiens la guérison.
» Quittez ce lit. Qui ? vous malade ! Eh ! non.
» Levez-vous. — Moi ! — Le tems est magnifique.
» Sortons ensemble. — Enfin... — point de réplique ;
» Ou vous mourez d'un excès de santé.

Si ce docteur était en faculté ,
Je l'irais voir : mais il n'est plus sur terre.
Ils s'en vont donc. Après un long circuit ,
Dans un quartier paisible et solitaire ,
Le cher docteur l'emmène , et le conduit ;
Le fait entrer dans un sombre réduit...
C'était vraiment un tableau de misère.
Sur le parquet on voyait étendus ,
Là , trois enfans affamés , demi-nus ;
Là , se mourant leur triste et pauvre mère ,
Jetant sur eux des yeux mouillés de pleurs.
Elle semblait , hélas ! de leurs malheurs
S'accuser seule , et se croire coupable.
Pâle , tremblante , à l'aspect du docteur
Elle sourit , prend un peu de vigueur :
Car , en effet , cet homme respectable
Était pour elle un dieu consolateur ;
Il assistait de son mieux cette femme.
Notre Crésus , à ce tableau d'horreur ,
Se sent touché jusques au fond de l'ame.
Rien de pareil n'avait frappé ses yeux.

Gai possesseur du bien de ses aïeux ,
 Il consumait leur immense héritage ,
 Sans s'informer si d'autres , moins heureux ,
 Mouraient de faim dans leur cinquième étage.
 Il voit enfin. Pour la première fois
 Son cœur s'émeut , il sent couler ses larmes ;
 De la nature il reconnaît la voix.
 Puissant mobile ! ô pouvoir plein de charmes !
 La vertu naît quand le cœur s'attendrit.
 Il tire à part le docteur , et lui dit :

- « La pauvre femme , hélas ! est sans ressource :
- » Mon cher docteur , tenez , prenez ma bourse.
 - » Vingt-cinq louis sont un faible secours ;
 - » Mais qu'elle songe à conserver ses jours.
 - » Ces chers enfans , las ! ils n'ont plus de père :
 - » C'est bien le moins qu'il leur reste une mère.
 - » Dites , surtout , que c'est un inconnu
 - » Qui vous donna , pour qu'il lui fût rendu ,
 - » Cet argent-là. Docteur , songez à taire
 - » Qu'il vient de moi. De plus , je lui veux faire
 - » Tous les six mois un semblable présent :
 - » Entendez-vous ? Je m'en vais. — Un moment ,
 - » Vous m'attendrez , cher monsieur ; je l'espère.
 - » Nous sortirons ensemble. — C'est bien dit.

Le bon docteur s'approche alors du lit

De la malade ; et , trop sûr de lui plaire ,
En quatre mots lui conte ce mystère.
Le bienfaiteur qui voit qu'on le trahit ,
Trop tard veut fuir. A la reconnaissance
C'est vainement qu'il croyait échapper ,
A ses genoux cette femme s'élance :
L'heureux docteur, pour encor mieux frapper,
Pour en tous points suivre son ordonnance ,
Des trois marmots fait jouer l'innocence ,
Et les conduit aux pieds du financier.

O de quels traits colorer cette image
Qui fait la joie et le bonheur du sage !
Quand dans mes vers je voudrais l'essayer ,
On n'en verrait qu'une faible peinture :
Ah ! qu'il jouit celui dont l'ame pure
Sait aux vertus ainsi sacrifier !
Vous dont le cœur , avare par nature ,
Miné d'ennuis , consumé de regrets ,
N'a jamais su répandre des bienfaits ,
Je vous condamne , et pour toute vengeance ,
A contempler dans ces momens d'attraits ,
Le bienfaiteur et la reconnaissance.

« Hé bien ! seigneur , comment vous trouvez-vous ?
» Dit le docteur , lorsqu'il voit son malade
» Tout attendri d'un spectacle si doux.

CHANT V.

91

» Vous n'avez plus cet air triste et maussade ,
» Cet air rêveur.... Avouez, entre nous ,
» Que ma recette est bonne , est exemplaire ,
» Qu'elle est vraiment utile et salubre ,
» Et qu'elle fait goûter les vrais plaisirs.
» — O ! mon ami , cette leçon m'éclaire ;
» Pour être heureux je vois ce qu'il faut faire :
» Des heureux ! oui , voilà mes seuls désirs.
» De mes grands biens vous voyez la puissance :
» Ils m'accablaient ; au sein de l'abondance ,
» J'étais à plaindre : aujourd'hui, plus heureux,
» Que j'en veux faire un emploi généreux ,
» Je vous en dois , docteur , la jouissance. »

Mais revenons bien vite à mon héros.
J'ai raconté peut-être en longs propos ,
J'en suis fâché : chacun a sa manière.
La mienne à moi , lecteur , est d'ordinaire
D'appuyer fort sur ce qui plaît le plus :
Or , à ce titre , on entend les vertus.
Je poursuis donc. A la cour de la reine ,
On ne parlait que des nombreux bienfaits
De mon héros. Etonnés , stupéfaits ,
Les courtisans n'y croyaient qu'avec peine ;
Car ces messieurs n'en répandent jamais.
Dans la cité c'était bien autre chose.
Ne croyez pas , lecteur , qu'ici je glose :

Je parle vrai. Dans la ville il était
Aimé de tous ; aussi , quand Guignolet
Soir ou matin y montrait sa personne ,
On s'empressait d'accourir sur ses pas ,
On l'entourait ; il avait sur les bras
Tout l'embarras que la gloire nous donne.

O Guignolet ! qui l'eût dit , cependant ?
Las ! tu n'étais heureux qu'en apparence ;
Et dans ton cœur , plein d'un trouble alarmant,
Je vois encor le ciel qui recommence
A te poursuivre avec acharnement.
*Ton cœur soupire à la naissante aurore ,
Le soir , la nuit , ton cœur soupire encore ,
L'amour enfin s'est glissé dans ton cœur. —
L'amour ! ah ! fuis son poison séducteur.
Eteins ce feu , cette odieuse flamme ;
Cher Guignolet , sois maître de ton ame :
L'amour l'abat , il en chasse l'honneur....
O vains discours qu'il ne peut plus entendre !
Où son amour ose-t-il donc prétendre ?
Où porte-t-il ses vœux audacieux ?
Ah ! j'en frémis , j'en tremble pour lui-même ,
Qu'espère-t-il ? Lecteur , celle qu'il aime ,
C'est une reine... Amarante ! ... grands dieux !
Plaignez son sort. Par son orgueil extrême
Il se perdra. Gare au nombre de deux ,*

Quoi qu'il en soit, femme est faite pour plaire :
Qu'elle soit reine, ou qu'elle soit bergère ,
C'est toujours femme : or, femme dans tous lieux
Veut dire amour écrit dans deux beaux yeux.

Un jour , en proie à sa douleur amère ,
Dans le grand parc , il promenait ses pas :
Pour lui ces lieux ont perdu leurs appas.
Au sol riant du plus riche parterre ,
Son cœur préfère un réduit solitaire ,
Un sombre asile où meurt l'éclat du jour.
Là mon héros , seul avec son amour ,
S'attendrissait , gémissait en silence :
L'écho plaintif répétait ses ennuis
Qu'interrompait souvent l'oiseau des nuits ,
Caché le jour sous cet ombrage immense.
Mais tout-à-coup le soleil s'obscurcit ,
L'onde en torrens se répand sur la terre ,
Et dans les cieux roule au loin le tonnerre ;
Dans la forêt le vent souffle et mugit :
Le chêne altier se brise à son passage ,
Tombe , et se perd au milieu des vallons :
Tel , arraché de la cime des monts ,
Portant l'effroi dans tout le voisinage ,
Roule un rocher que la foudre partage.
Heureux ! heureux ! si dans la chute encor
Du roc affreux que l'ouragan promène ,

N'est pas atteint le troupeau dans la plaine :
De son berger c'est l'unique trésor.

Jean Guignolet , ne songeant qu'à sa reine,
Etait resté sous un feuillage épais ,
Muet , tranquille , et s'occupant à peine
De cet orage. Au gré de ses souhaits ,
La nuit s'épand sur toute la nature ;
Car il voulait de sa retraite obscure ,
Toujours en proie à ses desirs secrets ,
N'être point vu retournant au palais.

La nuit pourtant , au travers de ses voiles ,
Laisait filtrer la clarté des étoiles :
Ce jour obscur éclaire son chemin,
Jà mon héros a quitté le jardin ,
Jà du palais il a franchi la porte ,
Ouvrte alors ; car je crois qu'il importe
De dire ici qu'on ne la fermait pas.
Mon cher lecteur , vous plairait-il d'en rire ?
C'était l'usage. Alors plus d'embarras
Pour mon héros qui demeurerait par bas
Dans le palais, comme j'ai dû l'écrire.

Soit qu'il se trompe , ou soit que le délire ,
D'amour s'entend , ait troublé sa raison ,
Jean Guignolet monte le grand perron ,
Au lieu de prendre un escahier gothique ,
Voisin de là, qui menait justement

A son logis. Par le perron , j'explique ,
Chez la princesse , à son appartement
On allait droit. Mon héros , par mégarde ,
Ouvre une porte : il écoute , et regarde ;
Il n'entend rien , et pousse plus avant ;
Ferme , ouvre , ferme , et toujours avançant ,
Ne voit personne. Allons donc ! pas un garde ?
Si : mais ces gens dormaient pour le moment .

Dans ces détours il vise à se connaître ;
Mais dans la nuit on voit mal les objets.
Fort à propos , en cherchant de plus près ,
Une clarté lui vint juste apparaître :
Elle partait d'un cabinet voisin.
Il s'en approche , et s'arrête soudain.....
Dieux ! quel spectacle ici s'offre à sa vue !
Sur un sofa , mollement étendue ,
Seule , en ces lieux , la reine reposait.
Que vas-tu faire , imprudent Guignolet ?
Sors aussitôt , et retourne au plus vite ,
Ou de tes jours , mon ami , c'en est fait.
Fuis.. Vains discours ! C'est l'Amour qu'il excite ;
Il va forcer cet asile secret.

Il voit de près celle qu'il idolâtre ;
Il en repaît ses regards amoureux.
Sur son beau sein , aussi blanc que l'albâtre ,
En longs anneaux descendent ses cheveux ,

Qui , repoussés par un zéphyr folâtre ,
 Couvrent son col de leurs flots onduleux :
 D'ébène ainsi , par un contraste heureux ,
 Un bloc d'ivoire à nos yeux s'environne.
 Son front riant , qu'un de ses bras couronne ,
 S'est coloré d'une aimable rougeur ;
 Et de sa bouche un souffle séducteur ,
 S'exhale autour d'un gracieux sourire ;
 Là , sur ses yeux , la volupté respire :
 Telle est Vénus , quand un songe amoureux ,
 Dans les bosquets de Gnide ou de Cythère ,
 Vient la bercer d'une heureuse chimère.

Jean , c'est assez. Crains que ces deux beaux yeux ,
 En se rouvrant te trouvent en ces lieux.
 Fuis , tu le peux. Que dis-je ? ô téméraire !
 Sous une gaze élégante et légère ,
 Il ose encore admirer des contours
 Qu'eût enviés la Reine des Amours !
 Un port brillant modelé par les grâces ,
 Nonchalamment arrondi dans ses traces ;
 Un bras d'ivoire étendu mollement ,
 Qui sur le lin glisse furtivement.
 Que sais-je enfin ? mille formes encore
 Que l'œil suppose et devine aisément.

« Charmant objet , vous que mon cœur adore.
 » Belle Amarante , hélas ! dit Guignolet ,

» Ivre d'amour à cet aimable aspect,
» Pourquoi faut-il que le ciel m'ait fait naître
» Loin des grandeurs, dans un rang détesté.
» D'un vaste empire, ah ! s'il m'eût rendu maître !
» A vos genoux abaissant ma fierté,
» J'aurais un jour déposé ma couronne :
» Pour vous aimer, oui, j'aurais tout quitté,
» Mais, vains souhaits ! assise sur un trône,
» Vous commandez ; et moi, né pour souffrir,
» Sourd et manchot, je ne sais qu'obéir. »

Il dit, et tombe aux genoux d'Amarante,
Triste, éperdu ; par l'amour égaré,
Et sur sa main, amant désespéré,
Répand les feux de sa lèvre brûlante.
Jà même il ose..... Arrête, malheureux !
Pleine d'effroi, la reine ouvre les yeux,
Se lève : « à moi, soldats ! prenez ce traître ;
» Et qu'il reçoive à l'instant le trépas. »
Lors son sauveur elle croit reconnaître :
» Non, arrêtez, et ne le tuez pas ;
» Mais qu'on le jette au moins par la fenêtre. »

Au même instant deux gaillards, dans leurs bras
Prennent mon drôle aux genoux de la reine,
Le font au loin voltiger dans la plaine.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT DU VI^e CHANT.

Le héros perd dans sa chute l'usage d'une jambe. — Comment un pèlerin lui en pose une de bois. — Quel est ce pèlerin. — Guignolet, déchu des grandeurs, s'embarque sur l'Océan. — Imprudence qui le met à deux doigts de sa perte. — Son arrivée dans l'île Guerrière où il est arrêté, et comme traître mis en prison.

CHANT VI.

LAISSONS la reine, au fond de son palais,
Se reprocher un arrêt trop sévère
Qui lui fait perdre un homme nécessaire
A sa grandeur, à ses vastes projets ;
Un défenseur, un appui tutélaire,
De ses secrets sage dépositaire.
Quel bras armer contre les courtisans ?
Qui désormais punira leur audace ?
Ah ! je crains bien que de ces insolens
Vous n'éprouviez, reine, quelque disgrâce.
C'est votre affaire, au reste, arrangez-vous ;
Mais si le sort vous frappe de ses coups,
N'en accusez jamais que votre altesse.
Femme n'a pas le droit, quoiqu'on la blesse,
Pour un aveu de maltraiter les gens ;
Et quand on veut renvoyer les amans,
C'est par la porte, et non par la fenêtre.

Le jour déjà commençait à paraître.
Quand mon héros moulu, brisé, rompu,
A trente pas des remparts de la ville

Se retrouva , sur la terre étendu :
 Car le palais de la reine Inévitte ,
 Sur les remparts , je l'ai su , dominait ,

C'est dans un champ , mon pauvre Guignolet,
 Que tu tombas d'un haut premier étage !
 Certes , messieurs , n'en faut pas davantage
 Paur trépasser. De fait , il est certain
 Qu'il dut la vie à son généreux saint.
 C'est le patron , pour son honneur et gloire ,
 Qui dans sa chute à propos le soutint.
 Quoi qu'il en soit , Jean se refuse à croire
 Son infortune et sa tragique histoire.
 L'amour qui règne encore dans son cœur ,
 Lui vient offrir une trompeuse erreur :
 L'illusion , au travers d'un nuage ,
 De sa beauté lui laisse voir l'image.
 Voilà son port , ses attraits séduisans ,
 Son abandon , ses regards pénétrans
 Où la tendresse , où le plaisir s'imprime :
 Comme sa flamme aussitôt se ranime !
 Comme ses yeux , à ce riant aspect ,
 Brillent d'amour , étincellent de joie !
 Presse , ose tout , trop heureux Guignolet,
 Et tant d'appas vont devenir ta proie....
 Que dis-je ? ô ciel ! lorsque , pour la saisir ,
 Il veut soudain voler vers cette image ,

Son pied tremblant refuse d'obéir ,
Et d'une jambe il a perdu l'usage !!!

Las ! il gémit de ce coup imprévu ;
Et pour surcroît de peine a disparu
Le tendre objet qui lui fit cet outrage.
Il n'a goûté de plaisir qu'un moment ;
L'erreur a fui comme une ombre légère.
Mon pauvre Jean , cette aimable chimère
N'a fait encor qu'accroître ton tourment.

» Foin du bonheur ! dit-il ; quelle folie
» Que de prétendre être heureux dans la vie ,
» Et de courir le monde à cet effet !
« Que m'a servi de quitter mon village ?
» Il m'y fallait rester ; j'eusse mieux fait.
» *Sois juste et bon , tu seras toujours sage.*
» Fort bien , Patron : je me suis fait tous deux
» Sans me trouver sage et surtout heureux.
» Assurément je n'ai pas la sagesse ;
» On ne l'a pas, dès qu'on est amoureux.
» Suis-je heureux donc, suivant votre promesse !
» Je le serais perdant oreille , bras ,
» Jambe , fortune , et touchant au trépas !
» Saint Guignolet, comment dois-je l'entendre ? »
Il se lamente , il fait de vains efforts
Pour se lever. Quel parti va-t-il prendre ?
En tel état mieux vaudraient mille morts.

« Ça , reprit-il , c'est chose singulière :
» Jadis , couché sous mon humble chaumière ,
» Je me plaignais : oui , de tous les humains
» J'étais , disais-je , et le plus déplorable ,
» Et le plus mal loti par les destins :
» Ne suis-je pas cent fois plus misérable ,
» Gisant ici , ne pouvant me mouvoir ?
» On ne sauroit rencontrer rien de pire ;
» Car par la faim ou par le désespoir ,
» Sur ce terrain il faudra que j'expire !
» Ah ! sous mon toit , que je voudrais revoir ,
» J'étais heureux , et n'avais rien à dire ! »

Il raisonnait assez bien , je le crois ;
Et le malheur nous éclaire parfois ,
Ami lecteur : c'est chose salutaire.
Mais achevons ce tableau de misère.
Jean , désolé , ne songeait qu'à mourir ,
Quand , par bonheur , au loin il vit venir
Un pèlerin chargé de son bagage ,
De sa besace : or , le saint personnage
Vers Guignolet s'empresse d'accourir ,
Le plaint , l'embrasse et lui tient ce langage :

« Mon jeune ami , prenez plus de courage ;
» Votre accident est grave , j'en conviens ;
» Mais sur la terre il n'est pas de vrais biens ,

- » Et l'on s'en peut consoler à votre âge.
- » Voyez au mien ce que je dois souffrir ;
- » Et cependant je tiens à l'existence.
- » Vivez , mon fils , j'ai quelque expérience ;
- » Je parviendrai peut-être à vous guérir.
- » De nos docteurs je n'ai pas la science ,
- » Et le jargon et la sotte importance.
- » Mon art est simple , et voilà mon avis :
- » De votre corps ce fragile débris ,
- » La jambe , enfin , vous devient inutile ;
- » Amputons-la : rien n'est moins difficile.
- » Patientez : au fait , ce n'est qu'un jeu
- » Dont je prédis que vous souffrirez peu.
- » J'ai pour la cure un baume salulaire.
- » Allons , mon fils , allons , laissez-vous faire.
- » Le coup porté , nous verrons , toutefois ,
- » A vous donner une jambe de bois.

Jean , à ces mots , qui tremble et s'intimide ,
Fait les hauts cris , s'apaise tour à tour ;
Puis se dévoue ; et martyr de l'amour ,
Livre sa jambe au scalpel homicide.

Elle est tombée. Alors le pèlerin
Répand son baume ; et mon héros , soudain ,
Sent opérer sa liqueur efficace.
Puis , en riant , de sa longue besace

Le médecin tire un morceau de bois
Rogné , taillé sous ses habiles doigts ,
Comme une jambe ; et l'applique à demeure
Où Guignolet en eut une autrefois.

« Par Hyppocrate et son art ! que je meure ,
» Si mons *Taillant* en pose une meilleure ; »
Dit Guignolet en recouvrant la voix.
» Cette jambe est , suivant ce que je crois ,
» Quoique bâtarde , assez bonne pour l'heure.
» Ou je me trompe , ou jamais on n'a vu
» Docteur plus grand ; et cure plus savante !
» Votre mérite est-il donc inconnu ,
» Que vous courez le monde ainsi vêtu ,
» Sans postillon et sans chaise roulante ?
» De nos docteurs l'allure est si brillante !
» En est-il un , je dis des moins savans ,
» Qui ne se fasse en morts comme en vivans ,
» Sans trop d'efforts , dix mille écus de rente ! »

Il dit , s'agite , et se lève , étonné
De se revoir sur ses pieds ramené.
Il marche enfin ; et veut à la science
En témoigner tôt sa reconnaissance.
Comme il tirait de l'or de son gousset ,
Le pèlerin à ses yeux disparaît ;
Et mon héros aperçoit à sa place

Un jeune enfant dont le port plein de grâce
Annonce un dieu : c'en est un en effet.
A ses genoux , saisi d'un saint respect ,
Jean se prosterne ; et dans cette posture ,
Lui dit : « Seigneur , mon princee , je vous jure
» Que je voudrais... vous me voyez confus... »
« Bon ! lève-toi , dit l'enfant. Au surplus ,
» Apprends mon nom. Cythérée est ma mère ,
» Et tous les dieux veulent être mon père :
» Je suis l'Amour. Ces fleches , que tu vois ,
» Font que tout plie et tremble sous mes lois.
» Tout m'est soumis dans le ciel , sur la terre ;
» Tout m'obéit , les bergers et les rois ,
» Et voire aussi le maître du tonnerre.
» C'est moi , d'après les vœux de ton Patron ,
» Qui dans ton cœur fis maître cette flamme
» Qui te valut le courroux de ta dame.
» Saint Guignolet aime trop son mignon
» (Conserve bien ces mots dans ta mémoire)
» Pour ne pas faire et son sort et sa gloire.
» Il se sentit de la compassion
» Quand il te vit , t'en faisant trop accroire ,
» Persuadé de jouir du bonheur.
» Vois en effet quel était ton erreur.

» Loin d'être heureux , deux jours plus tard encore ,
» Dans ce palais , d'infâmes courtisans

- » Allaient trancher le cours de tes beaux ans ;
- » T'assassiner. L'orgueil qui les dévore,
- » Les conduisait à ce coup odieux.
- » Le tems pressait : j'ai sur toi, pour le mieux,
- » Jean, attiré l'orage salutaire.
- » Comme autrefois j'ai fait du ciel en terre
- » Précipiter le plus laid de nos dieux,
- » Je t'ai fait choir du palais en ces lieux.
- » Il ne faut pas que cela te rebute :
- » Encore un pas, et tu seras heureux.
- » Plains Amarante. Ecoute, entre nous deux,
- » Elle va faire une terrible chute.
- » Il faut qu'enfin le ciel la persécute :
- » Le ciel, lui doit un rude châtiment
- » A son trop brusque et sot emportement
- » Contre un héros qui lui sauva la vie.
- » Quoi ! tu la plains après sa perfidie !
- » Pour son destin tu peux donner des pleurs !
- » Console-toi. Bientôt, par ton courage,
- » Tu parviendras à finir ses malheurs ;
- » Mais avant tout il faut fuir ce rivage,
- » Et lui chercher en tous lieux des vengeurs,
- » De ton Patron tel est l'ordre suprême.
- » Pour te le dire il m'a choisi moi-même ;
- » Il m'a chargé d'accompagner tes pas.
- » Mon pauvre ami, ton cœur est bien malade ;
- » Je juge assez quel est ton embarras ;

« Mais c'en est fait, il faut fuir tant d'appas ;
« Et je me dois à ma noble ambassade. »

Il dit, commande ; et du plus haut des cieux
Descend un char que guide, dans l'espace,
D'Amours légers un cortège nombreux.
Deux blonds coursiers de la plus belle race,
Au port brillant, aux naseaux sulfureux,
Roulent dans l'air la rapide voiture :
Ils sont à terre ; et foulant la verdure
D'un air farouche et d'un pied dédaigneux,
Coursiers jaloux ils regrettent les cieux.

« Bien, dit l'Amour : partons en diligence. »
Et sur le char aussitôt il s'élance,
Fait signe à Jean de le suivre : soudain
Le char s'éloigne ; et l'amoureux essaim,
Tout à l'entour vole, étale ses grâces,
Et des coursiers devance encor les traces.

En moins d'une heure, on peut me croire ici,
Nos voyageurs trouveront la limite
De l'île heureuse, alors assez petite ;
Outre, lecteur, qu'en voyageant ainsi,
Il n'est chemin qu'on ne fasse au plus vite.

Jean Guignolet ouvrit lors de grands yeux,
De l'Océan l'aspect majestueux.

Causait en lui cette étrange surprise :
 Il le contemple ; et trouve qu'à sa guise
 Il vaudrait mieux le passer sur des ponts ,
 Que de braver ses abîmes profonds.
 Il voit aussi sur le bord du rivage
 Une chaloupe , en devine l'usage ;
 Que c'est pour lui ; qu'il doit passer les flots ;
 Mais l'Amour parle , et Guignolet l'écoute :
 » Mon bel ami , tout frais et tout dispos ,
 » Vous voilà près d'entreprendre une route
 » Qui doit vous mettre au but de vos travaux.
 » Croyez-m'en donc , sans tarder davantage ,
 » Abandonnez ce perfide rivage.
 » Saint Guignolet vous suivra sur les eaux ;
 » Moi-même aussi je serai du voyage.
 » Nous veillerons sur vos jours , ô héros !
 » Si digne , en tout , d'un si beau patronnage. »

L'Amour à peine a prononcé ces mots ,
 Que sur son char , s'entourant d'un nuage ,
 Il disparaît ; se rappelant Cypris ,
 Qu'il va rejoindre aux célestes lambria.
 Pour Guignolet , plein d'un nouveau courage ,
 Plein d'un espoir qui chatouille son cœur ,
 Il se confie à l'Océan trompeur :
 » Nargue des vents , dit-il , et de l'orage !
 » Encore un pas , et je touche au bonheur :

Il est parti. Sur la plaine liquide
Je vois errer sa nacelle rapide.
Vents, taisez-vous. Venez, zéphyrs joyeux ;
Et prêtez-lui vos souffles amoureux :
Enflez sa voile ; et sur les mers profondes,
Heureux vainqueur des écueils et des ondes,
Qu'il soit conduit en des climats heureux !

Avant encor qu'elle échappe à sa vue ,
La terre attire et son attention
Et ses regrets. Il pleure : et pourquoi non ?
C'est sa patrie ! il l'aime ; et l'ame émue,
Souffre et gémit d'un si triste abandon.
De l'île alors mesurant l'étendue ,
Au sein des mers il la voit suspendue ,
Se repliant dans ses remparts secrets.
Là sont des rocs dont les âpres sommets ,
Séjour des vents , habitent dans la nue :
L'œil voit parfois , dans leurs antres muets ,
Le daim léger , par sa marche inconnue ,
Se dérober aux chasseurs stupéfaits ;
Sur l'autre bord sont d'antiques forêts
Qui , de leur cime orgueilleuse et sauvage ,
En s'inclinant obscurcissent la plage ,
Couverte aussi de leurs pesans rameaux
Quand vient Borée agiter le feuillage.

Ailleurs sont peints de plus rians tableaux,

Œuvre de l'art , une tîgue imposante
S'étend au loin , et contient en ces lieux
De l'Océan la vague turbulente.
Là sont des champs favorisés des dieux ,
Couverts d'épis et d'arbustes fertiles ,
De verts coteaux , de champêtres asiles :
Là tout est fait pour le plaisir des yeux.
Sur le penchant de ces vastes prairies
Un ruisseau pur , de ses flots vagabonds ,
Court arroser la plaine et les vallons ;
Puis se détourne , et ses rives fleuries ,
Dans un bassin , aux rustiques cantons ,
Portent leurs eaux en masses arrondies.

Non loin de là , sur un tertre élevé ,
Se montre encore un portail achevé ,
Débris d'un temple autrefois magnifique ;
Auprès s'étend une muraille antique ,
Prête à crouler sous ses vieux fondemens.
C'est là , jadis , que les princes de l'île
Tenaient leur cour ; c'est là qu'était leur vill
Si l'on en croit les chroniques du tems.
Ce vaste champ , cette enceinte fertile
Se couvrait lors de pompeux monumens ,
De beaux palais , de jardins odorans ;
Ici régnait un large péristyle ,

**Siège des ris et des amusemens ,
Où s'unissait l'agréable à l'utile.**

**La faux du Temps de ces restes épars
Respecte encor l'incertaine existence.
Peut-être un jour , guidés par les hasards ,
Par la tempête ou les fureurs de Mars ,
Nos descendans , avec quelque importance ,
Dans ces débris dûment examinés ,
Bien détaillés , embellis , dessinés ,
Croiront trouver ou Paris ou Byzance.**

**Et cependant , aux yeux de Guignolet ,
L'île à la fin s'éclipse et disparaît ;
Sa barque vole , il ne voit plus la terre.
Le voilà seul , pour de bonnes raisons ,
S'abandonnant à ses réflexions :
Ce n'était plus alors le tems d'en faire.
Heureusement d'amples provisions
En pains , en vins , en excellents jambons ,
De ses ennuis sont là pour le distraire.
Il reconnaît , à ces précautions ,
De son Patron la sagesse ordinaire.
Il mange et boit , chante et rit de bon cœur ;
Et , comme on dit , c'est pour chasser la peur.**

Sans trop aimer le doux jus de la treille ,

Jean Guignolet buvait bien sa bouteille ;
Et ce n'est rien. Mais le vin du Patron
Était sans doute un vin par excellence :
Bien est-il vrai que le trouvant fort bon ,
Jean en but trop ; et son intempérance ,
Comme de droit , déranger sa raison :
Et le voilà tombé sans connaissance.

C'était, lecteur, une grande imprudence
D'abandonner ainsi son aviron ;
Car il dormait depuis long-temps , je pense ,
Lorsque la barque approche un tourbillon.
C'en était fait , et dans un gouffre immense ,
Jean , mon héros , allait trouver la mort ,
Quand son Patron apparaît sur son bord :
« O mer ! dit-il , respectez ma puissance.
» Barque , volez sans danger sur les flots. »
L'onde obéit , et la barque s'élance ;
Puis le Patron éveillant mon héros :
« Quelle imprudence , ô mon fils , est la tienne !
» Dormir encor ! Ta vie est-elle à toi ?
» Ne compte pas , Jean , qu'elle t'appartienne ;
» Oui , ton destin ne dépend que de moi.
» Te souvient-il ici de ma promesse ?
» Sois donc en tout digne de ma tendresse ,
» Et du bonheur où je guide tes pas.
» Dans le lointain , vois-tu tous ces soldats

» Qui, sur la rive, établissent des tentes ;
 » Ces casques d'or, ces armes éclatantes ,
 » Ces beaux coursiers , ces vastes arsenaux
 » Où l'airain brille , et ces mille vaisseaux
 » Prêts à dompter les vagues mugissantes ?
 » C'est en ces lieux que je dus t'appeler.
 » Vole , mon fils ; hâte-toi d'y descendre.
 » Adieu. » Le Saint alors de s'envoler ;
 Et Guignolet de chercher à comprendre
 Ce qui l'appelle aux bords hospitaliers ,
 Au sein des camps , au milieu des guerriers.

Dans son Patron il met sa confiance ;
 Et, tout honteux de l'avoir offensé ,
 Il veut soudain réparer le passé.
 Que j'aime à voir sa noble impatience !
 De sa main droite il rame ; et plein d'ardeur
 Il touche au port ; entre , descend à terre :
 Là , par devoir , s'agenouille... O terreur !
 Du camp , soudain , une troupe guerrière
 Sort , vole à lui , l'entoure ; et sans façon ,
 Mons Guignolet est pris pour l'espion
 Du souverain à qui l'on fait la guerre.
 Sans autre forme on le mène en prison.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT DU VII^e CHANT.

Guignolet se justifie devant le roi de l'île Guerrière. — Quel est ce roi. — De quelle étrange manière le héros devient borgne. — Songe bizarre du roi. — Sa mort. — Guignolet lui succède. — Fêtes. — Premiers actes d'autorité du prince Jean Guignolet. — Conspiration contre ses jours.—Il en triomphe.—Guignolet, averti en songe que la belle Amarante est tombée de son trône, équipe une flotte et vole à son secours.



CHANT VII.



JEAN GUIGNOLET est là pour vous le dire
Que le destin est volage et trompeur ,
Vous qui croyez qu'on arrive au bonheur
Du premier saut. Plaignons qui trop désire :
De grands désirs conduisent au malheur.
Jean Guignolet , n'ayant rien sur la terre ,
Est un exemple offert aux envieux :
Pour n'être plus en proie à la misère ,
Il est encor cent fois plus malheureux.
A moins qu'il soit des gens qui n'aiment mieux
(N'estimant rien qu'un rang et la richesse)
L'état errant de notre chambellan
Que les fagots du pauvre paysan.
Aucun des deux ne flatte ma jeunesse :
Mais s'il fallait choisir au même instant ,
Vendre du bois me ferait moins de peine ;
Car bien dispos , tout entier , bien portant ,
Je pourrais plaire au moins à Célimène.

A notre ami revenons cependant :
Drôle en effet semble son aventure.

Nous l'avons donc laissé , dans sa prison ,
Fort étonné qu'on l'ait, sur sa figure ,
Sans trop d'égards , pris pour un espion.
Il sut depuis d'où provint ce soupçon.

Léonce , roi de cette île guerrière ,
Monarque vieux , sensible et débonnaire ,
Depuis long-tems las de mettre à demain
Une vengeance , armait contre un voisin
Qui le traitait dans sa prose incivile
De faible roi , de monarque imbécille.
Le trait est fort. Léonce avait à cœur ,
En l'attaquant , de venger son honneur.
Il avait jà préparé sa milice
Qui , sur la côte , allait à l'exercice.
Il avait jà préparé ses vaisseaux :
Car il fallait qu'il traversât les eaux
Pour du voisin punir le maléfice.

On s'attendait à tout de son côté.
Un sien sujet , sur la côte jeté ,
Pouvait venir à la cour de Léonce
Remarquer tout ; puis en donner réponse
A ce voisin , de chacun détesté.
Jean , suivant ce , devait être arrêté.

Dans sa prison tandis qu'il se désole ,

CHANT VII.

117

On court au prince en faire le récit.
« Il doit périr », un courtisan l'a dit.
Mais le bon roi prend alors la parole :
« Qu'on me l'amène ; il peut être innocent. »
Léonce était un prince charitable,
Vertueux, sage ; et surtout très-prudent ;
L'amour du juste et l'effroi du coupable.

Qui l'aurait cru ? Ce prince vénérable
Était en proie au plus affreux tourment.
Un songe (un roi devrait-il craindre un songe ?)
Troublait son âme , accablait ses esprits :
C'est un poison qui le mine et le ronge ,
Par qui dès-lors ses vieux jours sont flétris.
Il le sent trop , et se laissant abattre ,
Il s'affaiblit sans pouvoir le combattre.

Triste , entouré des siens , il y songeait ,
Quand à ses yeux se montre Guignolet.
D'un pas , le roi recule à cette vue ;
D'effroi soudain son visage est glacé.
Songe fatal ! las ! dans son âme émue
Tu vis encor , bien loin d'être effacé.

« Grand roi , dit Jean , d'où naît votre épouvante ?
» C'est moi qui viens implorer votre appui.
» J'étais hier chambellan d'Amarante ,

» Et vos guerriers me prennent aujourd'hui
» Pour l'affidé d'un prince que j'avoue
» Ne pas connaître. A ce tour qu'on me joue,
» Sire, daignez mettre fin par un mot.
» Que sur ma barque un soldat aë plus tôt
» De l'île Heureuse aille trouver la reine ;
» Et l'on saura qui je suis, qui m'amène
» Dans votre cour où j'attendrai sans peur
» Le prompt retour du guerrier voyageur. »

« Noble étranger, bannissez toute crainte ,
» Répond le roi, d'une voix presque éteinte :
» J'ordonne ici qu'on respecte vos jours.
» La vérité brille dans vos discours ;
» Et je vous crois. Il n'est pas nécessaire
» D'aller au loin éclaircir cette affaire.
» Restez ici. Je serai satisfait
» Si dans ma cour vous pouvez vous complaire. »

Ses yeux alors parcourent Guignolet.
Un courtisan en faisait la grimace,
Croyant déjà mon héros en faveur.
Jean l'a compris ; et riant de sa peur,
Voit dans sa main se mouvoir avec grâce
Certaine boîte au beau sexe en horreur,
Et que n'a pas un amant qui veut plaire ;
Certain bijou qu'on nomme tabatière.

Or mon héros aimait fort le tabac.

« Vous avez là je crois du macoubac ,

» Mon cher monsieur : permettez moi d'en prendre , »

Dit-il au duc ; et sans vouloir attendre ,

Que celui-ci l'accorde , il se permet

De le voler à même son cornet ;

» Impertinent ! dit le duc en colère ,

» Oses tu bien..... » Par la rage emporté ,

Il fait voler tabac et tabatière

Aux yeux de Jean , debout à son côté.

O désespoir ! ô fureur exécration !

Jean-Guignolet est botgne sans retour.

Le roi soudain veut punir le coupable :

Mais un frisson qui le prend à son tour ,

Lui dit du ciel l'arrêt irrévocable.

« Que sur-le-champ on assemble sa cour

» Son terme approche : à son heure dernière ,

» D'un grand secret long-tems dépositaire ,

» En plein conseil il va le mettre au jour. »

Barons , marquis , ducs et pairs du royaume ,

Grands-officiers , pages , auprès du roi ,

Qui jà n'est plus qu'une ombre , qu'un fantôme ,

Sont accourus , saisis d'un juste effroi.

Jean Guignolet près du trône a sa place ;

Et d'un seul œil voit tout ce qui se passe.

On fait silence, et fixant mon héros,
A ses états le roi parle en ces mots :

« Nobles seigneurs, soutiens de ma couronne,
» Il vous souvient qu'en montant sur le trône,
» Je vous vis tous, d'une commune voix,
» Jurer ici d'obéir à mes lois :
» Promettez-moi la même obéissance
» Dans cet instant où ma vaine puissance
» Plie aux arrêts du puissant Roi des rois.
» — Nous le jurons ! — Qu'on m'écoute en silence :

« Depuis long-tems un songe ténébreux
» Tient mes esprits sous son empire affreux.
» Parfois un songe, en dit plus qu'on ne pense.
» Le mien, seigneurs, est un arrêt des dieux ;
» Je m'y soumets. J'attends de leur clémence
» Que mes sujets en seront plus heureux.

» Dans mon palais, satisfait et tranquille,
» J'oubliais tout dans les bras du repos,
» Lorsque vers moi j'aperçois dans la ville,
» Sur la grand'place, accourir un héros :
» A sa rencontre aussitôt je m'avance.
» D'un bras nerveux, il soutenait sa lance ;
» Et sur son front un casque étincelant
» Jetait au loin une vive lumière.

- » Sur un coursier à la blonde crinière
- » Devant mes pas il se montre à l'instant,
- » Tel paraît Mars, lorsque dans la carrière
- » Il sort vainqueur d'un rival insolent.
- » Grand roi ! dit-il en mettant pied à terre,
- » Je viens du ciel t'apporter les décrets.
- » Depuis long-tems ta fervente prière
- » Demande aux dieux, n'étant époux ni père,
- » Un successeur digne de tes sujets,
- » Digne de toi, de ta vertu sévère :
- » Le ciel bientôt remplira tes souhaits.
- » Dans tes états tu le verras paraître ;
- » Mais son aspect te donnera la mort :
- » Tel est l'arrêt qu'a prononcé le sort.
- » Ton successeur, facile à reconnaître,
- » Des vains mortels sera le moins heureux :
- » *Il n'aura qu'un de ce dont l'homme a deux.*
- » Digne il sera de la publique estime :
- » Car, pour ce roi puissant et magnanime,
- » Le monde entier un jour fera des vœux :
- » Soutien des bons, il punira le crime.
- » Ses ennemis sous son bras valeureux
- » Succomberont ; et ses peuples heureux
- » Par les vertus, les beaux arts, la victoire,
- » Sous son appui marcheront à la gloire.

» A ce discours le chevalier se tait ;

- » Et tout à coup à mes yeux disparaît.
- » Tel est mon songe. Or, le ciel qui m'éclaire
- » Le réalise en ce fatal instant :
- » Je reconnais, au trépas qui m'attend ,
- » Mon successeur au trône de mon père.
- » Je le confirme. Il est digne de vous ,
- » Peuples et grands ; c'est Dieu qui vous le donne :
- » Que devant lui fléchissent vos genoux. »

Le vieux monarque ôte alors sa couronne ,
Qu'il va poser , d'une tremblante main ,
Où ? sur le front du rustre qui s'étonne ,
Et que le roi proclame souverain.
« Qui , moi , seigneur, monter sur votre trône !
» Non ; reprenez ce royal ornement.
» Vivez.... — Régnerez , dit Léonce mourant ;
» Obéissez au ciel qui vous l'ordonne. »
Et le bon prince expire au même instant.

Léonce à peine a fermé la paupière ,
Que tous les grands apportent leur respect
Droit aux genoux du prince Guignolet.
Quand je dis tous , l'homme à la tabatière ,
Et quelques-uns encor, pleins de colère
D'avoir pour maître un roi tout contrefait ,
Quittent la salle où leur dépit secret
S'est exhalé de la belle manière.

Le nouveau roi pouvait bien au gibet
Les condamner : il n'en voulut rien faire ,
Bien assuré qu'un jour il les verrait
Humbles , soumis et forcés à se taire.

Et cependant il ordonne au plus tôt
Qu'on fasse au roi de riches funérailles :
Sur un beau char on l'enlève ; et bientôt ,
Armé du fer qu'il eut dans les batailles ,
(Fer dont Léonce occit plus d'un méchant)
Jean Guignolet , au triste monument ,
Suivi des siens et d'une foule immense ,
Conduit le mort dans un sombre silence.

A peine a-t-il rempli ce saint devoir ,
Qu'il court soudain visiter sa milice :
Lui-même il guide , ordonne l'exercice :
Sur son coursier , dame ! il fallait le voir
Se trémoussant , galopant ventre à terre ,
A gauche , à droite , en avant , en arrière ;
N'omettant rien. Bref , il rentra content
Dans son palais ; si bien , qu'au même instant ,
Vu le rapport du chef de ses finances ,
Qu'un coffre était , rempli d'or et d'argent ,
Dans un recoin de son appartement ,
A ses guerriers , malgré les remontrances
De son ministre , il en fut fait présent.

L'île Guerrière , à son avènement ,
Fit éclater la plus vive allégresse.
Déjà le peuple admirait sa sagesse ;
Car le bon roi , par un premier décret ,
Diminuait les droits pécuniaires ;
Puis d'ordinaire il lisait tout placet ,
Et très-souvent son cœur y répondait.
Il n'aimait pas les flatteurs mercenaires.
Dix jours , dans l'île , on ne vit que des jeux ,
Que des festins , des spectacles pompeux ,
Cercles , concerts , joutes , feux magnifiques ;
Et l'heureux peuple , à ces fêtes magiques ,
Criaient toujours : *Vive notre bon Roi !*
Mille rimeurs épuisèrent leur veine
Sur ce sujet digne de leur émoi :
Odes , sonnets , pleuvaient à la douzaine.
Quant aux soldats , dans le fond de leur cœur ,
Ils l'adoraient comme on adore un père :
Jean Guignolet , ce fut là ton bonheur ;
Leur amitié te sera nécessaire.

J'ai déjà dit que plusieurs courtisans ,
De sa grandeur parurent mécontents :
Il était vrai. Dans l'ombre du silence ,
Ces malheureux ourdirent un complot
Qui les devait conduire à la potence :

Ce beau priseur , que j'ai cité plus haut ,
Était le chef de leur intelligence.

Or , une nuit , tous armés de poignards ,
Ces furieux se glissent dans la ville
Par cent détours , et l'un de l'autre épars .
Dans la cité l'on était fort tranquille .
Tous , un par un , marchent au rendez-vous ,
Près du palais : tels arrivent des loups
Allant , l'hiver , dans de pauvres villages ,
Mourant de faim , exercer leurs ravages .
Un sifflet part : le signal est donné .
Lors du palais ils enfoncent la porte :
Un garde est là qui tombe assassiné ;
Un autre encor . L'inférieure cohorte
Pousse plus loin ; puis un nouveau succès
La rend bientôt maîtresse du palais .

O Guignolet ! qui prendra ta défense ?
Sera-t-il dit qu'au gré de leur courroux
Tu vas mourir , percé de mille coups !....
Mais non , le ciel veille sur l'innocence :
Saint Guignolet a prévu le danger ;
C'est encor lui qui te va protéger .

Non loin du camp , sur le bord du rivage ,
Vite il descend : il a pris d'un soldat

L'accoutrement et le mâle visage.

« Guerriers ! dit-il, au secours de l'Etat

» Courez , volez : une cohorte impie

» A votre roi veut arracher la vie. »

A ces mots seuls le camp est en rumeur :

On court, on s'arme, on s'agite, on s'empresse ;

Le plus timide a repris sa valeur.

On part enfin. Du roi le péril presse ;

Non loin de lui sont déjà les brigands.

Il se réveille , et voit fuir tous ses gens.

Il veut en vain exciter leur courage ;

Tout l'abandonne. « Eh bien ! dit-il soudain ,

» Mourons du moins les armes à la main. »

Du roi Léonce il avait en partage

La noble épée : en faut-il davantage ?

Il la saisit , et fond sur les mutins.

Jà , sous ses coups , sont morts deux assassins ;

Leur chef aussi roule sur la poussière ,

Lorsqu'apparaît la colonne guerrière.

Elle s'étend ; et , dans ses longs replis ,

Pas un n'échappe , et tous sont morts ou pris.

« Bien, dit le prince : aux autres je pardonne ;

» Qu'on les épargne : ils sont assez punis ;

» Ils ont manqué ce qu'ils s'étaient promis

» D'exécuter ; mais qu'on les emprisonne.

CHANT VII.

127

- » Pour vous , au camp , retournez mes amis.
- » De votre zèle à servir ma personne ,
- » Vous recevrez bientôt le juste prix. »

Leur souverain ainsi les congédie ,
Et se recouche. A peine il reposait ,
Qu'en songe il voit son patron Guignolet.
« Fils , dit le Saint , je t'ai sauvé la vie :
» Va , ce n'est pas que je m'en glorifie ,
» Mais le bonheur n'est point encor ton fait.
» Oui , quelque chose à mon gré te tourmente.
» N'aimes-tu plus la rebelle Amarante ?
» Adorateur de ses rares attraits ,
» Que ne peux-tu la voir , triste et mourante ,
» De fers chargée au fond de son palais ?
» Dans cet état , combien tu la plaindrais !
» Las ! ce n'est plus cette reine adorable ,
» Au teint de lis , au regard amoureux ;
» Telle , en un mot , que la virent tes yeux ,
» Sur un sofa , dans un désordre aimable :
» Aux mêmes lieux , captive et dans les pleurs ,
» Elle a du ciel épuisé les rigneurs.
» Pâle , égarée , au milieu des alarmes ,
» Elle maudit ton absence et ses jours ;
» Sa faible voix t'appelle à son secours ,
» Et pour espoir elle n'a que ses larmes.
» Ah , Guignolet ! viens punir ses tyrans ;

- » Tu les connais. Ces mêmes courtisans
- » Dont tu devais écraser l'arrogance ,
- » Sont aujourd'hui maîtres de ses destins :
- » Ton Amarante est sous leur dépendance.
- » Viens les frapper , lorsqu'ils en sont aux mains
- » Pour s'arracher son sceptre et sa puissance. »

- « Oui, oui, j'y cours, dit en se réveillant
- » Le nouveau roi. Qu'ils tremblent, les perfides!
- » Quoi! se peut-il? ces lâches parricides
- » Te font souffrir un semblable tourment,
- » Belle Amarante, idole de mon ame!
- » Ah! je le sens au courroux qui m'enflamme,
- » Il est venu le jour du châtiment ;
- » Ils païront cher leur trahison infâme! »

L'aurore à peine éclate dans les cieux ,
Il vole au port , suivi de sa noblesse ,
Impatiente et fougueuse jeunesse
Qui porte écrits les combats dans ses yeux.
Tout est sur pied quand le monarque arrive.
Un bâtiment alors touchoit la rive ;
Il veut savoir qui l'amène en ces lieux.
« Roi, dit bientôt un des chefs de l'armée ,
» De ce navire hier est descendu
» Un envoyé de l'île Renommée.
» Son prince est mort. S'il vous est inconnu ,

» C'est lui, jadis, par une insulte amère,
» Qui de Léonce alluma la colère.
» Ce voisin mort, son peuple désormais
» Veut avec vous négocier la paix. »
« — Soit, dit le roi, je suis prêt à la faire,
» Et dès ce jour j'éteins pour lui la guerre.
» A l'envoyé qu'on fasse des présents;
» Et qu'il retourne, à ses peuples contents,
» L'olive en main, annoncer ma clémence.
» Son prince mort emporte notre offense.
» Mais, pour vouloir oublier ses affronts,
» Voudrais-je ici déshonorer vos fronts,
» En arrachant à votre impatience
» L'occasion de montrer sa vaillance,
» Nobles guerriers ? Quoi ! dans l'inaction
» Nous resterions, vous et moi ! Quelle honte !
» Je vous vois tous d'une lâche action
» Vous indigner.... » Le prince alors raconte
L'affreux destin d'une belle aux yeux doux,
L'espoir qu'il a d'en être un jour l'époux,
Et, mieux encor, les palmes immortelles
Qui sont le prix du défenseur des belles.
Il les enflamme, et ces mille guerriers
Veulent sous lui cueillir ces beaux lauriers.
L'ordre est donné. Guignolet, par prudence,
A ses Etats choisit une régence

130 **GUIGNOLET, CHANT VII.**

**De trois vieillards dont il sait les vertus :
Ils règneront pendant sa longue absence.**

**N'ayant plus rien à régler là-dessus ,
Il joint la flotte ; et , sur la vague errante ,
Fuit loin du port le champion d'Amarante.**

FIN DU CHANT SEPTIÈME.



ARGUMENT DU VIII^e CHANT.

La reine Amarante précipitée du trône dans les fers. — Les courtisans se disputent sa couronne. — Prétention et défi d'Arbace. — Arrivée inattendue de Guignolet. — Combat singulier. — Mort d'Arbace. — L'armée de Guignolet enveloppe les rebelles.

CHANT VIII.

IL faut toujours des plus petits que soi ,
Dans ces bas lieux , respecter la misère.
Mes chers lecteurs , qui de vous , dites-moi ,
Peut vivre sûr , dans son destin prospère ,
D'être à l'abri de la commune loi ,
Des coups du sort ? Aidons-nous sur la terre ;
Tendons au pauvre un secourable appui ;
Faisons le bien pour être aimé d'autrui.
Il nous sied bien , aveugles que nous sommes ,
De mépriser jusqu'au dernier des hommes ,
Quand nous pouvons avoir besoin de lui !
Souvent au riche un pauvre est nécessaire.
Un ouvrier , un simple mercenaire
Est plus utile à mes yeux que ces gens
Qui , cousus d'or , orgueilleux fainéans ,
Passent le tems et leur vie à rien faire.
Cet artisan , comme un auteur l'a dit ,
Eh ! croyez-vous qu'un riche oisif le vaille ?
L'homme de bien est celui qui travaille (1).

(1) Colin-Harleville , dans son Vieux Célibataire.

De ses sujets , souvent le plus petit
 Est , pour un roi , l'homme par excellence.
 Pour dire ici , moi , tout ce que j'en pense ,
 Notre Amarante eut tort , et très-grand tort
 De renvoyer l'homme dont la prudence
 Pouvait tantôt raffermir sa puissance.
 Le renvoyer ! le maltraiter encor !
 A quelle fin ? Légère était l'offense.
 Si la beauté s'irritait d'un aveu ,
 Et se mettait sur le pied un peu traître
 De nous dresser au saut de la fenêtre ,
 Il est aisé de prévoir qu'avant peu ,
 Bien mieux encor que par le fer et l'onde ,
 D'un pareil saut naîtrait la fin du monde.

La belle reine au fond de son palais ,
 Et de son trône en effet descendue ,
 Raisonnait bien ainsi ; mais ses regrets
 Venaient trop tard. L'insolente cohue ,
 Les courtisans couverts de ses bienfaits ,
 Dans sa prison la tenaient mal vêtue
 Et mal nourrie. On lisait sur ses traits
 Le désespoir et la sombre tristesse :
 Faible , craintive , et mourante à peu près ,
 Est-ce donc là cette illustre princesse ,
 Hier encor souveraine maîtresse ,
 Et s'occupant du bien de ses sujets ?



CHANT VIII.

35

Sur ce beau front qui portait la couronne ,
On voit empreint le sceau de la douleur.
Loin de ses yeux les appuis de son trône !
D'affreux geôliers , ministres de rigueur ,
Sont là sans cesse autour de sa personne ,
Comme pour lui rappeler son malheur.

O Guignolet ! que le ciel favorise
Ton généreux et louable dessein !
Viens déjouer cette horrible entreprise
De courtisans révoltés et sans frein.
De leurs discords profite avec adresse :
Le peuple encor penche pour sa princesse ,
Et ne veut pas du joug de ses tyrans.
Mais vains désirs ! Tant qu'ils seront puissans ,
Que pourra faire un peuple trop timide ?
Viens ; que pour toi ce peuple se décide ,
O Guignolet ! et de tant d'attentats ,
Venge la reine , et sauve ses états.

Dans sa prison , cette auguste victime ,
Triste et tremblante , en silence attendait
De ses bourreaux l'impitoyable arrêt.
Ceux-ci , tantôt réunis par le crime ,
Mais divisés alors par l'intérêt ,
Entr'eux d'abord éclatent en murmures ,
Car chacun d'eux au trône prétendait.

De la menace ils passent aux injures ,
Et l'un de l'autre ennemis déclarés ,
Pis que brigands à leur proie acharnés ;
Rivaux altiers ils vont , dans leur furie ,
Se disputer et le trône et la vie.

Telle , s'armant contre vous autrefois ,
Du sage Ulysse épouse vertueuse ,
De vos amans la troupe assez nombreuse ,
Se disputait et vos biens et vos droits.

Divin Homère ! ô que n'ai-je ta voix ,
Ton vol allier , ta sublime harmonie !
Ah , que ton luth iroit bien sous mes doigts !
Mais qu'ai-je dit ? que me fait ton génie ,
Qu'ai-je besoin ici de ton secours ?
Ne sais-je pas , ô rimeurs de nos jours !
Qu'on s'est défait de l'antique manie
De l'invoquer , de l'admirer toujours ?
Aux anciens , quoi ! sied-il d'avoir recours ?
Non ; autre tems , nouvelle poésie.
Leduc (1) l'a dit , et j'en crois ses discours :
Ignorons-les , nous en serons *moins lourds*.

(1) M. Violet Leduc, auteur du nouvel Art Poétique, ouvrage écrit avec beaucoup de finesse et d'esprit.

En vain Lebrun a , par ses doctes veilles ,
Ressuscité tes savantes merveilles ,
Mon bon Homère ; un tas de freluquets ,
Dans certain club , oui , t'a fait ton procès.
Qui te lirait ? tu n'es plus à la mode :
Que n'avais-tu notre heureuse méthode ,
Notre bon genre , et notre aimable ton ?
Oh ! tu vivrais , tu vivrais,... au salon :
On te verrait entre les mains des belles ,
Sur les comptoirs , dans les mains de Marton ;
On te prendrait pour l'éducation
Des *savantas* et chastes demoiselles.
Ton Iliade est pour nous l'Alcoran.
Le moindre auteur du plus petit roman ,
Qu'il nomme épique , écrit en lourde prose ,
Se dit poète , et se croit quelque chose.
O mes amis ! cent mille écrits divers ,
Nés de nos jours pour fatiguer la presse ,
Prouvent assez qu'elle est notre richesse.
Et je répète , en rimant de travers ,
Oui , notre siècle est celui des beaux vers.

Enfant d'Argos (1), que veux-tu que l'on pense

(1) Malgré l'opinion commune qu'Homère naquit à Chio , quelques savans veulent qu'il soit d'Argos.

De tes écrits ? Homère est , parmi nous ,
Un inconnu que parfois on encense ,
Mais qui se montre abandonné de tous.
Te plaindrais-tu de perdre nos suffrages ,
Et de nous voir mépriser tes ouvrages ?

On te dirait là-dessus sans courroux :

- « Mon bon ami , nous faisons mieux que vous ;
- » Vous écrivez pour les rois , pour les sages ;
- » Nous écrivons pour les sots , pour les fous
- » Vous êtes plein de verve et de génie ,
- » Nous sommes pleins de clinquant et d'esprit :
- » Vous aimez fort l'action : ineptie !
- » Nous décrivons : voilà sans contredit
- » Le vrai talent , la seule poésie !
- » *De l'intérêt !* Fi ! cela ne dit rien.
- » *Le descriptif !* Facile est le moyen :
- » En décrivant on écrit à la toise.
- » Certain censeur nous a bien cherché noise
- » A ce sujet ; on dit qu'il eut raison :
- » Le descriptif plaît toujours au salon. »

De tels messieurs , prompts à s'en faire accroire ,
Assurément prétendent à la gloire ,
Et leur nom vole au sommet d'Hélicon ;
Près d'eux , Homère est un petit garçon.
Oh , je le crois ! je l'avouerais moi-même ,
Je pense Homère indigne de renom.

Nous faisons mieux. Ma fureur est extrême ,
Lorsque si haut j'entends prôner son nom.
On l'a vaincu de nos jours : qu'on le chasse ,
Mes chers amis , des hauteurs du Parnasse.

J'ai mes raisons pour en parler ainsi ,
Et les voilà : Je suis un bon apôtre ,
Mais , à coup sûr , je fais la barbe aussi
Au bon Homère ; et j'en vaudrais bien un autre.

Que peste soit de ma digression !
Revenons vite à ma narration.
Parmi ces grands , dont la coupable audace
Avait fait choir du trône dans les fers
Notre Amarante , on distinguait Arbace ,
Prince arrogant , connu par ses travers ,
Mauvaise tête , esprit lourd , à l'envers ;
Mais plein d'orgueil , de force colossale.
Il adora , dans sa fureur brutale ,
La noble reine , et demanda sa main :
Puis n'ayant d'elle obtenu que dédain
Et que refus , il en jura vengeance.
Fier qu'il était de sa haute naissance ,
Il conspira. Quand le coup fut porté ,
Il ne put voir , sans en être irrité ,
Que , loin d'avoir égard à ses services ,
Les courtisans , ses orgueilleux complices ,

Lui disputaient un bien cru mérite ,
Le trône , objet de sa faible arrogance.

« Or ça, dit-il, d'un air plein d'importance,
» Aux courtisans rassemblés au palais,
» Je voudrais bien, messieurs, de vos projets,
» Etre éclairci; faites-les moi connaître;
» Obéissez, car je suis votre maître. »
Il dit, et fronce un sourcil orgueilleux.
On lui répond par mille cris affreux.

« Qu'oses-tu dire, ô détestable Arbace !
» S'écrie alors un des grands; quelle audace!!
» Toi notre maître! aurais-tu, plus que nous,
» Des droits au trône ébranlé sous nos coups?
» De nos destins qui t'a rendu l'arbitre?
» Toi notre maître! ose dire à quel titre.
» Chacun de nous est ici ton égal.
» De nos travaux aurais-tu seul là gloire,
» Et tout le fruit? Loin de t'en faire accroire,
» Chacun de nous est ici ton rival;
» Et nul ne peut régner sans la victoire. »
Il dit, et force aux applaudissemens.

« Sans la victoire !... Hé bien, soit, j'y consens,
» Répond Arbace. Il est, hors de la ville,
» Un vaste champ, dont l'enceinte inutile,

- » N'a jamais rien produit au laboureur :
- » J'ose en ces lieux provoquer votre ardeur.
- » Là je me rends ; là , nous saurons , peut-être ,
- » Qui de nous tous ce peuple aura pour maître ,
- » Rivaux altiers. Là , chacun d'entre vous
- » Pourra connaître et juger mon courage ,
- » Et tour à tour expirer sous mes coups.
- » Toi , malheureux ! dont le discours m'outrage ,
- » Viens éprouver la valeur de mon bras ,
- » Et le premier recevoir le trépas. »

Il part alors , le cœur gonflé de rage :
Tel un lion qui s'élance au carnage.
Chacun s'empresse , et vole sur ses pas.

Que je vous plains , hélas , aimable reine ?
S'il est vainqueur , vous voilà bien en peine :
Faudra mourir ou passer dans ses bras.

Les voilà donc , au milieu de la plaine ,
Prêts à combattre à qui deviendra roi.
Le peuple accourt ; et sans savoir pourquoi ,
Tourne autour d'eux , les regarde , examine ;
De l'un , de l'autre aime la bonne mine ;
Hait celui-ci , penche pour celui-là ,
Rit , court , soupire , et dit : *nous y voilà !*

Belle Amarante, ô reine malheureuse !
Ta destinée est-elle assez affreuse ?

Arbace est prêt. Audacieux guerrier,
Il fait mouvoir, sur un noble coursier,
D'un bras léger sa redoutable lance.
Il va parler ; on l'écoute en silence.
« Peuple, dit-il, mets-toi juge entre nous,
» Si ces guerriers expirent sous mes coups,
» Je pense avoir des droits à la couronne.
» Si je succombe, à mon heureux vainqueur
» Est due alors cette insigne faveur.
» Attention. » Il dit : la charge sonne.
Il part. Mais quoi ! le peuple avec terreur
Jette des cris, s'élance vers la ville :
Sur son coursier Arbace est immobile ;
Et ses rivaux, comme lui confondus,
Ont désarmé leur fureur inutile.

Quels accidens, tout à coup survenus,
Ont arrêté ces hardis adversaires ?
Mon cher lecteur, ne vous souvient-il plus
De Guignolet, roi des Iles Guerrières ?
C'est lui qui vient déranger les affaires
Des courtisans qui ne l'attendaient pas.

Pendant la nuit, sans bruit, à petits pas,

Dans l'île Heureuse , alors fort mal nommée ,
Il avait fait descendre son armée.
Instruit à tems que la reine aux abois
N'attendait plus que la fin d'un tournois
Pour voir combler sa triste destinée ,
Il avait mis à profit la journée :
Si , que tout prêts à batailler entr'eux ,
Les courtisans furent assez honteux ,
Assez surpris de se voir pris en plaine
Par des soldats qu'ils connoissaient à peine.

Le bon roi Jean leur dépêche un courrier
Avec ces mots : « Nommez un chevalier
Pour me combattre. Il doit prétendre au trône ,
S'il peut me vaincre. » Arbace alors répond :
« Ce sera moi. » Guignolet me confond ;
Car puisqu'enfin son armée environne
Les courtisans , il peut les perdre tous.
Oui , mais il aime un triomphe plus doux ;
Et c'est beaucoup d'éviter le carnage.
Puis , quel plaisir d'abattre à ses genoux
L'orgueilleux chef des courtisans. Courage !
A ce combat , lecteur , préparons-nous.

Jean Guignolet fait sur une éminence
Ranger les siens. D'un air plein d'assurance ,
Mais sans orgueil , il reçoit le défi.

Sur son coursier il monte ; il est parti.
Arbace aussi sous les murs de la ville
Fait inviter , d'une façon civile ,
Les courtisans à se rapprocher tous.
Ce ne sont plus ces gens forts de courroux,
Qui, contre Arbace, apprêtaient leur vengeance;
On ne voit plus en eux tant d'arrogance.
Ils ont pâli : dès-lors doux et soumis ,
Ils tiennent mal tout ce qu'ils ont promis.
Peut-être aussi qu'ils sentaient dans Arbace ,
Bien plus qu'en eux , de courage et d'audace ;
Peut-être aussi qu'ils se disaient entr'eux :
« Cet étranger arrachera la vie
» A notre Arbace , à cet ambitieux
» Dont l'insolence alarme la patrie.
» Hé bien ! s'il meurt nous serons plus heureux
» D'avoir ici cet étranger pour maître. »
Mais quel est-il ? On voudrait le connaître.
Son port est noble ; il a l'air valeureux.
Jean Guignolet s'offre alors à leurs yeux ,
Seul , tout armé , cherchant dans la carrière
Son ennemi. Dieux ! comment peindre ici
L'étonnement dont chacun fut saisi ,
Arbace même , alors que pour leur plaisir ,
Jean Guignolet soulève sa visière.

« Hé quoi ! c'est lui ! c'est-là ce paysan

- » Qu'Amarante eut jadis pour chambellan !
» Ce malheureux commande cette armée ! »
« — Oui, dit le roi, c'est moi qui, dans ces lieux,
» Viens délivrer la patrie alarmée
» De vos fureurs. Esclaves orgueilleux,
» Il vous sied bien d'aspirer jusqu'au trône !
» Est-ce pour vous qu'est faite la couronne ?
» Lâches , tremblez ! je pourrais d'un seul mot
» Vous perdre tous ; cependant je préfère
» Trouver chez vous quelqu'un pour adversaire :
» Qu'il s'offre donc , et me suive au plus tôt. »
« — Vil potentat , dit Arbace aussitôt ,
» C'est moi ! moi seul , je prétends te combattre :
» Si ta fierté , que rien ne peut abattre ,
» Ne tremble pas d'éprouver ma valeur ,
» Oui , je te suis ; mais connais ton vainqueur !

Il dit , agite et fait brandir sa lance ,
Court sur le roi qui , ferme sur l'arçon ,
Malgré ce dont l'affligea son Patron ,
Vers son rival se dirige et s'élance.
Du premier choc est atteint au côté
Le pauvre Arbace ; heureux que son armure
Ait amorti le coup précipité
Dont Guignolet croyait voir , je vous jure
Son adversaire ou mort ou démonté.

Pour un manchot, ingambe et borgne, encore,
C'était fort bien commencer, sur ma foi.

« Par Belzébuth, dit le gros Matamore,
» J'admire ici comme se bat un roi.
» Tu frappes faux, mon ami. Quant à moi,
» Tiens, de ce coup je t'arrache la vie. »
Mais, vains efforts ! lorsque, plein de furie,
Il croit frapper, sa lance avec fracas
Rencontre l'autre, et se brise en éclats.
O qui pourrait exprimer sa colère !
Lui désarmé !... Le roi met pied à terre.
« Imite-moi, dit-il au chevalier. »
Et celui-ci descend de son coursier,
Assez penaud. « Au défaut de ta lance,
» Prends ton épée, et te mets en défense, »
Repart le roi. « Tu fais le généreux, »
Lui dit Arbace. « Allons, soit, je le veux ;
» Voyons ici que pourra ta vaillance. »

Alors entr'eux le combat recommence.
Le fer se croise ; et mille coups portés
Sont tour à tour parés avec adresse,
Et tour à tour de nouveau répétés.
L'œil ne peut suivre un coup dans sa vitesse.
Le courtisan a peine à contenir
Le noir transport qui double son courage ;
Il craindrait voir son bras se ralentir,

Son bras qui n'a de guide que sa rage.
Pour Guignolet , le laissant s'affaiblir ,
Toujours prudent , il combattait en sage ;
Le fatiguait , l'excitait à plaisir ,
Pour mieux saisir à son tour l'avantage.
Il arriva ce qu'il avait prévu :
Par trop d'efforts Arbace fut vaincu ;
Et dans le fer de son froid adversaire
Il se jeta , sans trop savoir comment ;
Et le voilà couché sur la poussière.

« Meurs , dit le prince , exécration instrument
» D'un crime affreux , d'un complot sanguinaire :
» Périssent ainsi tout autre téméraire
» Qui de sa reine a méconnu les lois. »

Il dit , l'immole ; et l'armée , à sa voix ,
Au pas de charge approche des rebelles ,
Qui se croyaient au trépas échappés :
En vain la peur leur a donné des ailes ,
De toutes parts ils sont enveloppés.

« C'en est assez , soldats ! qu'on les enchaîne ;
» Dit Guignolet ; je prétends à leur reine
» Les présenter moi-même de ce pas :
» Seule , elle a droit d'infliger une peine
» A ces coquins , bien dignes du trépas. »

FIN DU CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT DU IX^e ET DERNIER CHANT.

Entrée victorieuse du prince Guignolet dans la cité d'Amarante. — Le peuple le proclame époux de cette belle reine. — En quel état Guignolet la retrouve. — Ordre qu'il reçoit de son Patron. — La reine disparue. — Cérémonie du temple. — Guignolet retrouve Amarante, l'épouse, recouvre le précieux partage du nombre *deux*, et jouit enfin du bonheur.

CHANT IX, ET DERNIER.

LA Renommée a , dans son vol agile ,
Instruit bientôt et le peuple et la ville
Du prompt retour et des fameux exploits
De Guignolet. La reine , toutefois ,
Dans sa prison ignorait ces nouvelles ;
Car ses geôliers , exactes sentinelles ,
Empêchaient bien qu'on ne la vît de près.

De son réduit elle entend ses sujets
Courir en foule , et crier , pleins d'ivresse :
« C'est lui qui doit mériter la princesse ! »
« — Ah ! c'en est fait , dit la reine en tremblant ,
» Je le connais le destin qui m'attend !
» Le ciel permet le triomphe d'Arbace ;
» Et moi je suis le prix de son audace !
» Dieu ! quel supplice ! et ce peuple , amoureux
» Du changement , ose enhardir ses feux !
» Peuple cruel ! et toi que je déteste ,
» Perfide Arbace ! Ah ! plutôt en mourant ,
» J'éviterai cet hymen trop funeste.
» La mort ! la mort ! c'est l'espoir qui me reste. »
Elle dit , tombe , et perd tout sentiment.

Jean Guignolet , sans tarder un instant ,
Marche au palais. Il se contient à peine.
« O Dieu ! dit-il , je vais revoir ma reine ;
» Briser ses fers , la rendre à ses sujets !
» Ah ! quel plaisir d'obliger ce qu'on aime ! »
Son pauvre cœur battait de force extrême.

Là , sur ses pas , sombres et stupéfaits ,
Les courtisans , au milieu des gendarmes ,
Se lamentaient. Là , ses soldats en armes
D'un peuple entier , satisfait et joyeux ,
Faisaient ranger les flots tumultueux.
On n'entendait que des chants d'allégresse ,
Que des bravos élancés jusqu'aux cieux.
« Vive à jamais notre auguste princesse !
» Vive à jamais son époux valeureux ! »

Jean Guignolet sourit de les entendre.
« Moi , son époux ! puis-je donc y prétendre ?
» O Guignolet ! dans cet état piteux ,
» Dois-tu jamais voir exaucer tes vœux ? »

Il dit , soupire ; et s'élance au plus vite
Dans le palais qui s'offre à ses regards.
A son aspect , on vit mille pendants
Dont les brigands avaient formé leur suite ,
Au châtiment , dont ils avaient leurs parts ,
Se dérober par une prompte fuite.

Jean Guignolet arrête l'un d'entr'eux.
« Coquin, dit-il, conduis-moi vers la reine,
» Et je t'épargne. » A ces mots généreux,
Le pauvre diable, en répondant à peine,
Dans un réduit, au milieu des cachots,
Guide, en tremblant, les pas de mon héros.

O courtisans ! quel siècle y pourra croire ?
Vit-on plus loin pousser la cruauté ?
Ce n'était rien que priver la beauté
De ses honneurs, de son rang, de sa gloire :
Il vous fallait, comment n'en pas frémir ?
Charger de fers cette auguste victime ;
Dans un cachot, vil repaire du crime,
La reléguer, et laisser se flétrir,
Dans ce séjour arrosé de ses larmes,
Dans ce séjour infecté du trépas,
Non votre reine encor ; mais tant de charmes,
Tant de vertus jointes à tant d'appas !

De Guignolet concevez les alarmes,
Tendres amans, vous qui savez aimer,
Lorsqu'il a vu, sans couleur, presque nue,
Sur le parquet son amante étendue :
A peine a-t-il un mot pour s'exprimer.
Un froid mortel a glacé son courage,
Un trouble affreux se peint sur son visage,

Et ses genoux se dérobent sous lui.

« Dieu de bonté ! prêtez-lui votre appui ,
Dit-il , alors , tremblant , hors de lui-même,
» Saint Guignolet , accourez aujourd'hui
» Rendre la vie à cet objet que j'aime ! »

Il achevait ces deux mots d'oraison,
Quand, tout à coup , de l'étroite prison
La voûte s'ouvre. Une vive lumière
S'épand soudain dans ces lieux qu'elle éclaire.
« Jean Guignolet , je viens combler tes vœux ,
» Dit une voix qu'il sut bien reconnaître ;
» Et de tous ceux que tu fis , c'est peut-être
» Celui , mon fils , qu'il me plaira le mieux
» D'exaucer. Va , ne crains pas qu'elle meure.
» Je l'ai promis ; je vais te rendre heureux.
» Mais avant tout , crois-moi , fuis de ces lieux ;
» Au temple il faut te rendre tout à l'heure ;
» Là , de la reine assemble les sujets ,
» Prêtres , soldats , et ta propre milice ;
» Offre au Très-Haut un pieux sacrifice ;
» Du ciel alors tu sauras les décrets.
» J'ajoute encor , obéis sans rien dire :
» Fais proclamer dans toute la cité ,
» Par deux hérauts , qu'Amarante soupire
» Pour un guerrier , l'appui de son empire :
» Oui , pour un prince aimable , sans fierté ,

- » Brave et bien fait ; digne , par sa beauté ,
- » Du bel enfant qu'on adore à Cythère : -
- » Qu'à ce héros , le plus beau de la terre ,
- » La reine doit , par un heureux hymen ,
- » Donner son cœur , et son sceptre , et sa main ;
- » Que cet hymen est pour ce jour prospère.
- » Fils , quant à toi , règles-en les apprêts ;
- » Et pour l'époux de celle qui t'est chère ,
- » Adresse au ciel ta fervente prière ;
- » Puis tu verras exaucer tes souhaits. »

A ce discours , mon héros sur la terre
Tombe , frappé comme d'un coup de mort ;
Pâle , sans force , il a perdu l'usage
Du sentiment. Le coup était trop fort.
Saint Guignolet , comment , par quelle rage
Tourmentez-vous , accablez-vous encor
Notre ami Jean , digne d'un meilleur sort ?
Lorsque son bras sauve son Amarante ,
En d'autres bras il verrait ses appas !
Un Adonis ravirait son amante !
Oh ! quel affront ! Au milieu des combats
Il valait mieux le livrer au trépas
Que réserver ce coup à l'ame aimante
Du plus à plaindre , hélas ! des potentats.

Quand il revint en pleine connaissance ,
Qui fut surpris ? ce fut Jean Guignolet ,

Qui, sur un lit, de ses gens se trouvait
Environné. Dans un morne silence,
Tous, dans les pleurs, attendaient son réveil.
Ils l'adoraient; et dans un cas pareil
Las! ils craignaient tout de bon pour sa vie.
Le roi les voit; et son ame attendrie
Est soulagée à cet aspect si doux :
Il ressent moins le mal qui le dévore:
Un prince heureux est celui qu'on adore.
« Mes bons amis, quoi! je suis parmi vous!
» Par quel hasard?... » L'un répond: « C'est moi, sire,
» Qui vous trouvai, pâle et sans mouvement,
» Sous les degrés de cet appartement.
» Ah, quel bonheur, votre altesse respire! »
« — Mais Amarante, amis, peut-on me dire... »
« — Hélas! seigneur, nous ignorons encor,
» Dit un soldat, ce qu'elle est devenue.
» Nul en ces lieux n'a pu savoir son sort,
» Et chacun croit la reine disparue. »
« — O ciel! qu'entends-je? » Il dit, et mon héros
De son Patron se rappelle ces mots :
Offre au Très-Haut un pieux sacrifice.
« Il est donc tems, grand Dieu, que je périsse!
» Hé bien! mourons. » Puis il s'écrie alors :
« Un sacrifice! et nous aurons deux morts :
» La reine et moi. » Bientôt il se rappelle
Saint Guignolet, ses discours. « Moi, rebelle

- » Aux volontés d'un patron généreux !
» Non, non , dit-il. Il comble tous mes vœux ;
» A ses desseins je dois être fidèle.
» Ne m'a-t-il pas rendu jà très-heureux ? »

Mon pauvre Jean, voilà de l'ironie ;
Et c'est fort mal parler d'un saint Patron
Qui s'est acquis une estime infinie
En paradis, et dans certain canton
De notre France où sa mémoire est chère (1) ;
Où, je l'ai su de plus d'une commère ,
Saint Guignolet a le merveilleux don
De bénir femme, et de la rendre mère.

Le roi, calmé, veut du Saint, cependant,
Suivre en tout point les ordres : par exemple,
Deux soldats vont, partout se promenant,
Presser le peuple à courir dans le temple ;
Puis Guignolet en grand' pompe s'y rend.
Chacun alors, avec recueillement,
Adresse au ciel de ferventes prières :
On lui doit bien un saint remerciement,
Puisque le peuple, en cet événement,
Est délivré des fureurs sanguinaires
De ses tyrans, passés aux étrivières.

(1) En Bretagne, où l'on allait en pèlerinage
à la chapelle de saint Guignolet.

Dans le héros, sur un trône élevé,
Le peuple voit celui qui l'a sauvé.
Mais à côté pourquoi n'est pas la reine ?
On se confond en discours superflus :
Ce peuple ignore enfin qu'elle n'est plus.

Mon cher lecteur, c'est là ce qui vous gêne.
Que deviendra cette belle aux yeux doux ?
Jean Guignolet la perdra, dites-vous ;
Le saint Patron, dans ce cas, viendra faire
Un beau sermon renfermant ces grands mots :
« Qu'on ne saurait être heureux sur la terre ;
» Qu'il n'est pour nous que peines et travaux ,
» Et que bonheur équivaut à chimère. »
Pensez, messieurs ; faites bien des propos :
Pour moi, je vais débrouiller cette affaire.

Jà mon héros, dans son secret dépit,
Parlant à Dieu, ne sait plus ce qu'il dit ;
Jà tout le peuple a perdu patience ,
Car de la reine on n'a pas connaissance :
Et cependant on a parlé d'hymen.
Quel est ce prince à qui sera sa main ?
Or, ce n'est pas Guignolet que l'on pense
Être ce prince aimable et si bien fait.
On le sait brave, oh ! d'accord ; mais, au fait,
On en connaît de plus beaux sur la terre.

Le peuple enfin peut-il toujours se taire ?
Il va parler , et pousser les hauts cris ,
Lorsque le temple , à tous les yeux surpris ,
S'ouvre en éclats , de clartés se couronne ,
Et laisse voir les célestes lambris.
Dans un nuage , alors , descend un trône
Tout rayonnant de perles , de rubis ,
Où le Patron , près d'Amarante assis ,
Paraît vêtu d'une gloire immortelle ;
A ses côtés , la reine en est plus belle :
On eût cru voir Apollon et Cypris.

O Guignolet ! dans ton ame insensée
Bannis ici la coupable pensée
Que le Patron t'enlevait tant d'appas :
Un Saint a-t-il des sentimens si bas !
Honteux , plutôt , du peu de confiance
Qu'il eut tantôt aux discours du Patron ,
Dans la poussière il prosterne son front.
Le peuple en fait de même : en conscience ,
Il croyait voir tout le saint paradis.

Comme chacun , de sa frayeur soudaine ,
Se remettait , au milieu du parvis
Sont descendus le Patron et la reine.
« Peuples , dit lors le Saint tout radieux ,
» Prêtres , soldats , ne soyez plus en peine ,

- » Votre Amarante est rendue à vos vœux.
- » Un nouveau règne ; un règne plus heureux
- » Vous instruira bientôt de sa tendresse.
- » Attendez tout d'une illustre princesse
- » Qui, pour sa gloire et pour votre bonheur,
- » Donne sa main à son libérateur.
- » Oui, Guignolet, deviens ce prince aimable
- » A qui son sceptre et son cœur sont promis ;
- » Sois le rival du charmant Adonis :
- » Et, puisqu'enfin je parle de la fable,
- » Sois digne en tout de cette autre Cypris. »

Il dit : la reine alors quitte son trône,
Tend au héros sa main qu'elle abandonne
Aux doux transports du plus sincère amant ;
Et Guignolet recouvre au même instant
Du nombre deux le précieux partage.
Onc il ne fut de plus joli visage :
On croyait voir le brillant Apollon
Ressuscité, quittant le Belvédère,
Et se montrant aux peuples de la terre.
Bien vous pensez qu'elle ne dit pas *non*,
La bonne reine, aux autels d'hyménée,
Où sur-le-champ les unit le Patron.

Mais, aussitôt la bénédiction
A nos époux dans la forme donnée,

Saint Guignolet fait entendre ces mots :

- » Hé bien, mon fils, de tes nombreux travaux,
- » Dis, est-ce assez te payer le salaire ?
- » Tu ne saurais m'en vouloir ; et j'espère,
- » Si je t'ai fait éprouver bien des maux,
- » Avoir été par-delà ta prière.
- » Tu demandais à grands cris le bonheur :
- » Hé, mon ami ? sa source est dans le cœur ;
- » Et tu l'aurais goûté dans ton village.
- » Tout aussi bien qu'ailleurs et dans ces lieux ;
- » Car deux arpens, une ferme en partage,
- » Deux, trois enfans, une compagne sage,
- » T'auraient, je crois, suffi pour être heureux.
- » En ta faveur j'ai voulu faire mieux :
- » Te voilà roi. Te donnant un empire,
- » Jean, mon ami, je n'ai pas voulu dire
- » Que le bonheur n'existât qu'à ce prix :
- » Qui le croirait ne m'aurait pas compris.
- » Chacun peut être heureux à sa manière.
- » Peu désirer, c'est ainsi, d'ordinaire,
- » Qu'on est certain de vivre sans soucis.
- » Tel est content sous un champêtre asile,
- » Qui s'ennuierait, qui serait malheureux
- » Sous les lambris des palais de la ville.
- » On l'a bien dit : mettre un frein à ses vœux,
- » C'est en effet le secret d'être heureux.
- » Un roi peut l'être encor plus que personne :

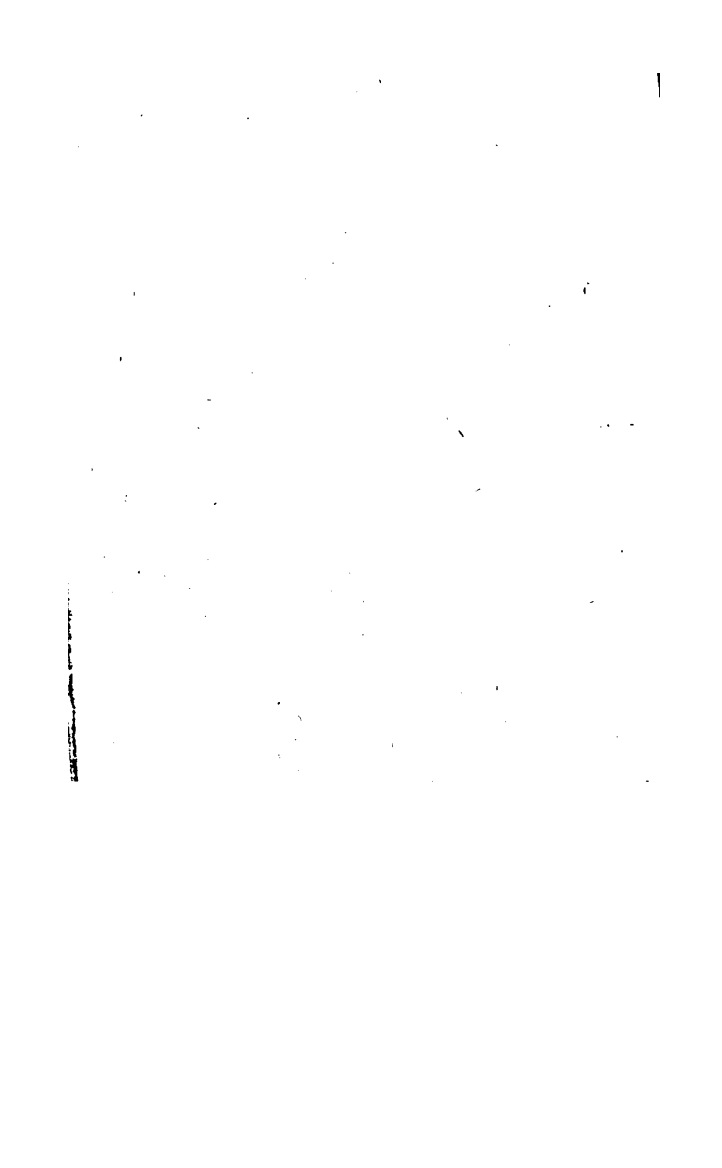
- » Je dis un roi né bon et généreux ,
- » Qui fait le bien , qu'on aime , et qui pardonne.
- » Voilà ton fait. Sois-le , car tu le peux.
- » En t'éclairant , j'ai comblé tous tes vœux.
- » Jean , mon ami , conduis-toi sur le trône
- » Comme un bon père au sein de ses enfans ;
- » Et tes sujets , zélés , obéissans ,
- » De leur amour tresseront ta couronne.
- » Adieu , mon fils , suis toujours mes avis.
- » Je vais pour toi prier en paradis. »

Le Saint alors , au milieu d'un nuage ,
S'envole au ciel , sans parler davantage.
Mais Guignolet ordonne aux mêmes lieux
Qu'un monument d'un marbre précieux
Soit élevé de suite à sa mémoire ;
Et que dans l'île , en son honneur et gloire ,
Tous les cent jours , des fêtes à la paix
Rappelleront son nom et ses bienfaits.

Il fut heureux au sein de son ménage ;
Il fut aimé de ses nombreux sujets :
L'île Guerrière échut en apanage
Au premier fils , né de son mariage ;
Ses courtisans le laissèrent en paix ;
Martin mourut accablé d'un grand âge,

Finissons là. Sans rime ni raison ,
vous trouvez que j'ai fait cet ouvrage ,
ni lecteur , j'aurai seul du *guignon* !

FIN.



O D E

A LA GLOIRE DES ARMÉES FRANÇAISES (1).

PHÉBUS , ressens mon délire ;
Viens sourire à mes accens :
Aux doux accords de ta lyre
Je veux marier mes chants.
Aux bords fleuris d'Hippocrène ,
Laisse , à l'ardeur qui m'entraîne ,
Puiser tes secours divins :
Des fils aînés de la France ,
Je célèbre la vaillance
Et les glorieux destins.

(1) Cette pièce , achevée au moment du traité de Tilsit , a concouru pour le prix de la Société des Sciences et Arts de Bordeaux , en 1808.

Cette tâche redoutable
A fait pâlir vos pinceaux,
O vous, que la gloire accable
Sous des triomphes moins beaux !
Contens de vaines chimères,
A des succès éphémères
Vous bornez votre désir :
Animé d'un noble zèle,
C'est à la gloire immortelle
Qu'un vrai Français doit courir.

Elle est aux champs de Bellone ;
Je vais y porter mes pas.
Au bruit de l'airain qui tonne,
Je chanterai les combats ;
Je suivrai, dans la carrière,
Cette déesse guerrière
Qui préside à nos succès ;
Et nos aigles menaçantes
De leurs palmes triomphantes
Iront conquérir la paix.

Fiers soutiens de la patrie !
Où sont-ils ces rois altiers
Qui, dans leur audace impie,
Voulaient flétrir vos lauriers ?

Lettr téméraire arrogance
Se partageait, de la France ,
Les chimériques lambeaux :
Et , pour fruit de tant de peines ,
Ils ont laissé dans nos plaines
Leurs revers et leurs tombeaux (1) .

Qui peut compter vos batailles ,
Entrépides conquérans ?
Je vois tomber les murailles ,
A vos regards foudroyans !
La terreur qui vous devance
A mis en votre puissance
Nos ennemis les plus fiers ;
Et ces rois , dont les cohortes
Déjà marchaient à nos portes ,
Sont chassés de leurs foyers.

Comme un torrent , des montagnes ,
Descend , roule avec fracas ,
Et porte , au sein des campagnes ,
La terreur et le trépas :

(1) Les Prussiens chassés des plaines de Châlons.

De ces monts inaccessibles ,
Vos phalanges invincibles
Tombent sur nos ennemis ;
Lancent sur eux le tonnerre
Qui doit cacher sous la terre
Leurs innombrables débris (1).

Mais, c'en est fait ; aux alarmes
A succédé le repos.
De la paix goûtez les charmes ,
C'est le prix de vos travaux.
Aux yeux de votre patrie ,
Et d'une épouse chérie ,
Montrez vos fronts glorieux ;
Et que vos armes pesantes
Roulent dans les mains tremblantes
De vos fils , de vos aïeux.

Que dis-je ! Un nouvel orage
S'élève au loin dans les airs.
Quel insensé, dans sa rage ,
Vous demande encor des fers ?
Eh quoi ! la Saxe tremblante ,
A sa valeur triomphante ,

(1) La victoire d'Austerlitz.

Ouvre déjà ses cités..... (1) :
Français , saisissez la foudre !
Hâtez-vous de mettre en poudre
Cet infracteur des traités.

Toi qui formas leur courage ,
O Mars , ô dieu des combats !
Ils sont ta vivante image ,
Ils sont tes premiers soldats.
En vain d'arides bruyères ,
Des torrens et des rivières
Leur disputent le chemin :
Vainqueurs de tous les obstacles ,
Sur la foi de leurs oracles ,
Ils pénètrent dans Berlin.

Muse , à leur vaillante élite ,
Abandonne ces remparts
Dont la perte était écrite
Sur leurs poudreux étendards !
Dantzick , des maîtres du monde ,
Entends la foudre qui gronde

(1) Campagne de Prusse.

Sur tes forts audacieux ?
Que tes murailles fléchissent ,
Que tes remparts s'engloutissent !
Lefebvre (1) a pour lui les dieux.

Si du couchant à l'aurore
Vous avez fait des vaincus ,
Français , tout atteste encore
Vos admirables vertus !
Que dans les champs du carnage
Tout cède à votre courage ,
A vos efforts belliqueux :
Réparateurs des alarmes ,
C'est où vous portez vos armes
Que vous faites des heureux.

Peuples de la Sarmatie !
Vos fers enfin sont rompus ;
Dans les murs de Varsovie
Tous vos droits vous sont rendus (2).
Couronnés par la victoire ,
Les Français ont eu la gloire

(1) Le maréchal Lefebvre , duc de Dantzick ,
qui prit cette ville jusqu'alors réputée imprenable.

(2) La Pologne arrachée à l'Autriche , et rendue
libre.

D'assurer votre repos
Sous les lois d'un prince juste,
Digne du beau nom d'Auguste (1),
L'image de vos héros.

Dis encore, ô Renommée !
Noble déesse aux cent voix,
De cette invincible armée
Les innombrables exploits.
Que ta trompette éclatante,
De sa marche triomphante
Instruise ces bords glacés,
Où le Tanaïs (2) sauvage
S'ouvre, avec peine, un passage
Sous les frimas entassés.

Que dis-je ! annonce à la terre
Un spectacle sans pareil,
Que la gloire seule éclaire,
En l'absence du soleil.
Annonce un fait incroyable,
Un exemple mémorable

(1) Frédéric Auguste roi de Saxe, duc de Varsovie.

(2) Fleuve de Russie.

De la grandeur de deux rois ,
Qui , par une paix profonde ,
Signent le bonheur du monde
Où Mars régnait autrefois (1).

Tel , dans les flancs solitaires
Des vastes forêts d'Ida ,
Mettant un terme à ses guerres ,
L'aigle à l'aigle s'allia.
Dignes tous deux de l'Empire ,
Leur vaillante audace aspire
A planer seuls sous les cieux ;
Ils unissent leur puissance
Pour rassembler leur vengeance
Sur les vautours orgueilleux (2).

(1) Paix de Tilsit.

(2) Allusion au système des Empereurs de France et de Russie contre l'Angleterre.

ODE

SUR LA FUITE DES ANGLAIS A LA COROGNE.

O MUSE ! de mes sens partage le délire ;
Viens mêler tes accens aux accens de ma lyre ;
Embrase de tes feux la source de mes chants.
Tout un siècle m'écoute , et j'attends son suffrage.
L'avenir m'apparaît ; et je veux , d'âge en âge ,
Consacrer de l'Anglais les revers éclatans.

Ravir insolemment le sceptre de Neptune ,
Des peuples révoltés embrasser la fortune ,
Aiguiser les poignards de la rebellion ;
Voilà par quels moyens , espoir de sa vengeance ,
Il voulait renverser les soutiens de la France ,
Et de l'Espagne , enfin , faire une autre Albion.

Déjà se sont formés les complots homicides ;
Déjà se sont armés les factieux stupides :

La mort, de toutes parts, menace nos héros.
Mais qui peut résister au pouvoir de leurs armes ?
Intrépides, surtout, au milieu des alarmes,
Le péril les entraîne à des exploits nouveaux.

Tout fuit ; et la terreur qui partout les devance,
Confond, en un combat, l'inférieure démence
Des sanglans destructeurs de leur propre pays.
Que ne paraissez-vous, farouches insulaires ?
Contemplant, mais de loin, de pareils adversaires,
Vous n'osez envoyer un secours tant promis.

Que dis-je ! à la clarté qui tombe des étoiles,
Une flotte s'avance, et vogue à pleines voiles.....
Le ciel remplit enfin nos plus ardens souhaits !
Ces milliers de soldats, sortis du sein des ondes,
Vont payer de leur sang les malheurs des deux mondes :
Mais, hélas ! pourra-t-il laver tant de forfaits ?

Où suis-je ! quels transports s'emparent de mon ame !
Quel éclat m'environne ! et quelle vive flamme
Attache mes regards dans le vague des airs ?
C'est Pallas que je vois. — « Viens ; suis-moi, me dit-elle.
» L'Anglais fuit ; sois témoin de sa honte éternelle :
» Dévoile son opprobre aux yeux de l'univers. »

Sur son char, à ces mots, l'immortelle déesse
M'appelle ; et des coursiers la rapide vitesse ,
Aux bords de l'Océan précipite nos pas.
Quel spectacle , à la fois, de joie et d'épouvante !
L'insulaire n'est plus ; et l'aigle triomphante
Agite dans les airs la palme des combats.

« Contemple , dit alors la Minerve guerrière ,
» Ces bataillons entiers épars sur la poussière.
» Quelle source de pleurs , ô veuves d'Albion ! »
Toutefois , du trépas , honorables victimes ,
La honte n'atteint pas vos mânes magnanimes ;
Et Moore (1) , comme vous , en a sauvé son nom.

Moore , dont le malheur égala le courage ,
Toi qui parus , du moins , pour conjurer l'orage ,
Qui mourus en héros , estimé du vainqueur !
Ta défaite n'a pas obscurci ta mémoire ;
Et le même burin gravera dans l'histoire
Nos glorieux succès , et ton titre à l'honneur.

Quel contraste affligeant de gloire et d'infamie !
Ici sont des héros vraiment dignes d'envie ,

(1) Le général Moore qui commandait l'armée anglaise à la Corogne.

Moissonnés par la mort , les armes à la main.
Plus loin , sur ses vaisseaux , cherchant un sûr asile,
Un amas de soldats , troupe vaine et stérile ,
Croît trouver dans la fuite un refuge certain.

Vain espoir ! l'onde s'enfle , et la vague bouillonne.
Neptune sort des mers ; il leur parle ; il ordonne :
Et les vents courroucés accourent à sa voix.
« Assez long-temps , dit-il , témoin de ses défaites ,
» J'ai du timide Anglais protégé les retraites ;
» Vengez mon déshonneur impuni tant de fois.

» Quoi ! voudra-t-il toujours , lassant ma patience ,
» Soumettre mon Empire à sa seule puissance ,
» Et de son despotisme effaroucher les mers ?
» Je punirai bientôt son orgueilleuse audace :
» Qu'il tremble ! l'heure approche , et son règne s'efface ;
» Je veux de sa dépouille enrichir l'univers. »

Il dit : de son trident frappe le sein des ondes ;
Sa voix se reproduit sous leurs voûtes profondes.
Les vents remplissent l'air d'horribles sifflemens.
Le nocher , sans espoir , s'abandonne à la crainte ,
Il dirige , au hasard , une marche contrainte ,
Et l'écueil est fidèle à ses pressentimens.

Superbes ennemis ! J'entends vos voix plaintives
Bépancre un juste effroi sur ces tremblantes rives ,
Où vous formiez tantôt d'aussi vastes projets.
C'est ainsi que du Ciel l'implacable colère
Voulut venger sur vous les malheurs que la terre
Depuis long-temps impute à vos lâches forfaits.



ODE

AUX ANGLAIS,

SUR L'INCENDIE DE QUELQUES VAISSEAUX DE LA FLOTTE
FRANÇAISE MOUILLÉE DANS LA RADE DES BASQUES,

ETERNELS ennemis du repos des deux mondes ,
Tyrans usurpateurs de l'Empire des ondes ,
Les voilà donc remplis vos odieux projets !
Osez vous applaudir de ce nouvel outrage :
Désormais votre rage
Ne saurait éclater par de plus noirs forfaits.

Quiberon , Copenhague , ô cités malheureuses !
Lieux célèbres encor par des palmes honteuses ,

Souvenirs déchirans , évanouissez-vous.
Un crime plus récent tient nos ames captives ;
Et déjà d'autres rives
Appellent sur l'Anglais le céleste courroux.

O honte ! ô trahison ! ô nation parjure !
Un art dans tous les temps proscrit par la nature ,
Et même condamné chez des peuples cruels ;
Un ennemi féroce , à qui tout sert à nuire ,
Ose le reproduire ,
Et d'un présent des dieux fait l'horreur des mortels (1).

Qui nous retracera ce spectacle effroyable ?....
Le feu dévastateur , que guide un vent coupable ,
En épaisses vapeurs s'élance vers les cieux ;
L'air en est obscurci ; la flamme dévorante
Se sillonne et serpente
Sur les mâts , de leur sort , éclairés par les feux.

Près de l'un qui s'éteint un autre se rallume.
Ici l'onde engloutit ce que le feu consume.
La terreur et la mort volent de toutes parts.....
Que dis-je ? la terreur !.... Au milieu des alarmes
Le Français court aux armes ;
L'aigle seule est encor l'effroi des léopards !

(1) Le feu.

Lâches, où courez-vous? Quoi! de meurtres avides,
Le crime seul a droit de vous rendre intrépides :
Vous fuyez , quand l'honneur fait entendre sa voix !
Eperdus et tremblans , au signal de Bellone ,
 Votre flotte abandonne
Ces parages , témoins de vos honteux exploits !

Tels on voit ces brigands de l'africain rivage ,
La nuit , descendre en foule , altérés de carnage ,
Dans ces champs que Neptune oppose à leurs déserts :
Et le jour , reconnus , poursuivis , hors d'haleine ,
 Ne regagner qu'à peine
Leurs fragiles vaisseaux , opprobre des deux mers.

Albion , dans tes murs , quelle vive allégresse !
Il vois-les ces enfans si chers à ta tendresse.
Tu craignais pour leurs jours : tremble pour tes remparts.
Espères-tu long-temps jouir de ta victoire ?
 Rappelle à ta mémoire
Ces mots : « Londres verra flotter mes étendards ! »

Il l'a dit ce Héros si fécond en miracles ,
Dont le ciel n'a jamais démenti les oracles ;
Il l'a dit : et bientôt l'arrêt va s'accomplir.
Tu ne saurais long-temps suspendre sa vengeance :
 Est-il en ta puissance
De résister au bras qui sait vaincre et punir ?

Tombe, tombe à jamais, orgueilleuse Angleterre !
Que ta chute épouvante et console la terre ,
La terre, libre enfin de ton joug odieux .
Réalisant les vœux d'une paix éternelle ,
Par sa gloire immortelle ,
NAPOLÉON , ainsi , va s'égalér aux dieux .



L'HOMME VRAI,

FABLE ORIENTALE, IMITÉE DE SAADI.

APRÈS avoir tenté de fléchir la justice
De son souverain irrité ,
Un coupable allait au supplice.
Plus d'espoir ! Le trépas, qu'il a trop mérité ,
Devant son prince il faut qu'il le subisse.
L'aspect du châtiement aigrit son désespoir ;
Mais loin que son ame en frissonne ,
Contre son maître il s'abandonne
En discours menaçans , et brave son pouvoir.

Le roi qui , dans son cœur, avait plaint le coupable,
Fuyant le spectacle effroyable
D'un sujet malheureux , à sa vue expirant ,
Ne l'entendait que vaguement.
« Qu'a prononcé ce misérable ? »
Dit-il à son favori ,
Qui , près de lui , montrait un visage attendri.

« — Rien que de juste et de louable , »

Répond , du roi , ce sage ami :

« Il fait des vœux pour vous et pour votre couronne.

» Il dit que dans le ciel est un séjour de paix ,

» Où Dieu comble de ses bienfaits

» Les sages de ce monde , et le roi qui pardonne.

» Il implore sa grâce. » — « Eh bien ! je la lui donne :

» Qu'il vive , et désormais me conserve sa foi. »

Le coupable , à ces mots , tombe aux genoux du roi.

Ce favori , si digne de son maître ,

-Ce favori d'un roi digne de l'être ,

Comptait pour ennemis d'orgueilleux courtisans.

Tous avaient entendu les propos offensans

Du criminel à qui l'on faisait grâce.

L'un d'eux , du favori méditant la disgrâce ,

Ose dire ces mots au monarque clément :

« Sire , on vous trompe ; et ce méchant ,

» Loin de tenir un généreux langage ,

» Vomissait contre vous des discours pleins de rage. »

Mais le roi dont les yeux respiraient le dédain :

« On m'a trompé , dis-tu ! le mensonge est humain ;

» Ta vérité seule est cruelle. »

Et pressant dans ses bras son ministre fidèle :

« Trop heureux , reprit-il , de t'avoir écouté ;

» O mon ami , dis-moi toujours la vérité ! »

L'AVEUGLE,

FABLE IMITÉE DU MÊME SAADI.

UN aveugle adorait sa femme ;
Il en était aimé par un juste retour.
Celle-ci , laide , avait une belle ame ;
Elle était bonne , aimable et sans détour.
L'aveugle avait pour elle un véritable amour,
Un médecin offrit de lui rendre la vue ;
Il n'y voulut point consentir.
« Mon épouse , dit-il , d'attraits est dépourvue ;
« Elle est laide : hé bien ! soit ; mais j'aime à la chérir,
» Je veux m'en rapporter , pour croire qu'elle est belle,
» A mon cœur plutôt qu'à mes yeux.
» Peut-être , en la voyant , que mon cœur infidèle
» Perdrait l'amour qu'il a pour elle ,
» Et cet amour me rend heureux. »

A UN SOI-DISANT SAGE.

Vous avez , m'a-t-on dit , la sagesse en partage :
 Ce présent du ciel est flatteur.
 Vous rend-il heureux ? — Non. — Je le crois : par malheur
 Vous n'en savez pas faire usage.

sur L'AUTEUR D'UNE TRAGÉDIE REFUSÉE.

L'AUTEUR de D.... est un assez bon homme ;
 Un refus des Français l'assomme ,
 Il s'en venge amplement par son mordant esprit.
 Son ouvrage est-il bien écrit ?
 — Non. — Du moins on vante sa fable ? —
 Point du tout : elle est détestable.
 — Quoi ! Rien ? — Ecoutez ; en honneur ,
 Voilà , je crois , tout son mérite :
 Des deux ressorts communs , la Pitié , la Terreur ,
 Il connoît l'un ; c'est une chose dite :
 Et c'est la Pitié qu'il excite.

A UNE BELLE INDIFFÉRENTE.

QUITTEZ cette mélancolie
Qui n'est pas faite pour l'amour ;
Craignez-en quelque mauvais tour ,
Aimable et craintive Sylvie.
Vous rebutez tous vos amans ;
Vous réfléchissez à vingt ans :
A coup sûr c'est une folie.
Songez-y bien , étant jolie ,
Il faut aimer dans son printemps.
Si la rose qui vient d'éclore
Dans trois jours doit s'évanouir :
Le premier est pour le désir ;
Des baisers de l'amant de Flore ,
Le second , elle va jouir ;
Mais , las ! à la troisième aurore ,
Plus d'amour ! rose va mourir.

L'ARGENT.

DÉJÀ , de mes jeunes ans ,
Dix-neuf ont fui comme un songe agréable.
Je les rappelle en vain , ces jours de mon printemps ;
Loin d'arrêter leur cours aimable ,
Je ne fais que hâter la poursuite du tems.
Les trésors que la terre enferme dans ses flancs ,
Des monceaux d'or ne sauraient me les rendre ;
Chaque jour m'en éloigne , et je vieillis d'attendre.
Ainsi donc , or , vil métal , fuis de moi !
Je te posséderais ! Pourquoi ?
Peux-tu me consoler des ans que je regrette ?
Jamais. En quelque'état que le destin me jette ,
Je n'immolerai pas , au soin de m'enrichir ,
Mon sommeil , ma santé , mon studieux loisir.
Si l'argent me donnait un sort plus favorable ,
Des vertus , un cœur équitable ,
Je l'enfermerais dans mon sein.
Procure-t-il ces biens ? Ah ! dès-lors je l'envie ;
Dès-lors je sens qu'il fait le charme de la vie :
S'il n'a pas ce pouvoir , à mes yeux il n'est rien.

ÉPIGRAMME.

Un jour qu'on le sifflait, un malheureux acteur
Se récriait avec humeur,
Et disait : « Injuste parterre,
» Quoi ! toujours me traiter avec cette rigueur !
» Ne saurait-on jamais te plaire ? »
Lors un quidam lui répondit :
» Mais voyez donc l'étrange peine !
» On vous siffle, il est vrai, quand vous êtes en scène ;
» Mais quand vous en sortez, chacun vous applaudit. »

DÉLIE.

Joyeuse comme le printemps ,
Et comme les Grâces jolie ,
La vive et folâtre Délie ,
S'en fut, un beau matin, seule avec ses quinze ans,
Cueillir des fleurs dans la prairie.
A son départ , quelle gaieté !
A son retour , quelle tristesse !
D'où naît le chagrin qui l'opresse ?
Comme son sein est agité !
De ses cheveux la double tresse
Voltige , au gré des vents , sur son front attristé.
Pensive, elle chancelle en sa marche inégale ,
Et son teint a perdu sa fraîcheur virginale.
Pourquoi ces yeux baissés ? Pourquoi cette pâleur ?
Pourquoi le trouble de son cœur ?
On l'interroge. Hélas ! qu'elle dise , sur l'heure ,
Quel mal secret la dévore ?.... Elle pleure.
On l'approche , on s'empresse ; et muette toujours,
Elle est sourde à tous les discours,

On la querelle enfin..... Point de réponse.
Quel mal est donc le sien ? Son désordre l'annonce.
A quoi serviraient ses détours ?
Son maintien , ses pleurs , son silence ,
Attestent que Délie , aux champs et sans défense ,
Cueillant les fleurs qu'elle cherchait ,
A perdu celle qu'elle avait :
Son innocence.

LE VIN.

ÉGLÉ, boire n'est pas un crime;
Les amans, les buveurs, toujours
Des Grâces auront l'estime.
Si les dieux servent les amours,
Les dieux, Eglé, ne t'en déplaie,
Servent aussi Bacchus, le maître des plaisirs.
Bacchus met l'Amour à son aise,
Echauffe, anime les désirs.
La terre nourrit ses vignes;
L'eau, boisson des cœurs indignes,
L'eau même les arrose; et, sur les verts coteaux,
Quand les ceps ont pompé la fraîcheur des ruisseaux,
L'amant de Flore accourt, et, de sa douce haleine,
Caresse avec amour leur fruit éclos à peine.
Le soleil le mûrit soudain,
Le cuit; et de cet heureux grain,
Se forme la liqueur chérie
Qui nous fait supporter les tourmens de la vie.

Douterais-tu d'un fait lorsqu'il paraît certain ?

Cette liqueur est le nectar divin.

Qu'Hébé versait aux dieux sous le nom d'ambrosie.

Fâcheuse Eglé, dont je chéris les lois ,

Pourquoi me quereller toujours lorsque je bois ?

Bacchus te cause , à tort , de sinistres alarmes :

L'Amour lui-même , en riant , bien des fois ,

Eglé , reçoit de lui ses armes.

ÉPITRE

A M***

DÉSERTEUR du sacré vallon,
Toi qui, nourri par Apollon,
Ne marche plus sous sa bannière;
Toi dont l'audace trop peu fière,
Se bornant aux premiers essais,
A trop tôt fui cette carrière
Où t'attendoient d'heureux succès;
Dont la Muse aimable et facile,
Joignant l'agréable à l'utile,
Célébrait, en refrains joyeux,
Bacchus, l'Amour et deux beaux yeux,
Les doux plaisirs de la jeunesse,
Les passe-tems de la sagesse,
Le souvenir des tems heureux;
Et bientôt plus docte, ennoblie,
Dans une mordante saillie,
Osa nous peindre les travers

De maints faiseurs de petits vers,
De maints acteurs dont la folie
Est de jouer tort à travers ;
Et qui, malgré ta comédie ,
Toujours en proie à leur manie ,
Seront sifflés par l'univers :
Dont la muse enfin satirique ,
Séparant l'homme de l'auteur ,
Par un trait épigrammatique ,
Dévoilait à la république
Son plus détestable rimeur :
A ton épître véridique ,
M....., je dois, sur mon honneur ,
Faire un petit mot de critique.

Non que je puisse à ton esprit
Reprocher rien qui ne m'éclaire ;
En le lisant , bien au contraire ,
Tout m'a frappé dans cet écrit :
Justesse , élégance , harmonie ,
Sages conseils , style fleuri ,
Franchise , et surtout modestie.
J'y vois , honneur à ton génie ,
Le vrai poète et mon ami.

Après cela , que dois-tu craindre ,
Et de quoi pourrais-je me plaindre ?

Ecoute , en voici la raison ;
Je ne saurais plus me contraindre.

Eh quoi ! tu veux sur l'Hélicon
Que j'ambitionne une place ;
Tu veux que je monte au Parnasse ;
Et toi , plus haut d'un échelon ,
Tu n'aurais pas la même audace !
Bien , si n'étant qu'un vain censeur ,
Il te plaisait à mon ardeur
D'assurer un plus grand courage ;
De tirer d'elle ce présage ,
Qu'un jour je puis m'en faire honneur.
Mais toi , mon maître en l'art d'écrire ,
Toi qui de ma timide lyre
Fis naître les premiers accens :
Ces vers dénués de bon sens ,
J'en conviens avec toi sans peine ,
Mais qui pourtant , fruits de ma veine ,
Devaient éclore avant le tems
Où , seul à la tragique scène ,
A la superbe Melpomène
J'offrirais un plus pur encens :
Toi que j'ai vu , plein d'un beau zèle ,
Du bon goût sectateur fidèle ,
Sur les traces d'Anacréon
Frédonner l'aimable chanson ,

Et, disciple heureux de Thalie,
Vif, enjoué, plein de folie,
Donner l'exemple et la leçon
De l'élégante comédie,
M....., fuiras-tu sans retour
Des Muses le charmant séjour?
Que mon cœur, épris d'une belle,
La juge volage, infidelle,
Je lui retire mon amour;
Qu'une autre, à qui je fais ma cour,
Se montre à ma flamme rebelle,
Mon cœur la méprise à son tour :
Mais toi, d'où nait ton inconstance?
Heureux nourrisson des neuf Sœurs,
Tu jouissais de leurs faveurs :
D'où vient donc ton indifférence?
Thémis réclame tous tes soins :
Hé bien! soit; mais accorde au moins,
Quand tu ne tiens pas sa balance,
Quelques instans à la science,
A ta Muse, au docte Apollon;
Reviens visiter ce vallon
Où tu badinais avec grâce:
Qu'ainsi ton esprit se délasse
Du poids de la froide raison.

Pour moi, que rien ne peut distraire

D'un penchant qui fait mon bonheur ,
Je suis le rayon qui m'éclaire ,
Et , dans cette immense carrière ,
Je marche en hardi voyageur.
Sans mesurer les vains obstacles
Qui peuvent arrêter mes pas ,
Sur la foi de quelques oracles
J'ose compter sur des miracles ,
Même aujourd'hui qu'on n'en voit pas ;
Même en ce siècle où Melpomène ,
En proie à des Velches nouveaux ,
Ne paraît plus sur notre scène
Que couverte d'affreux lambeaux ,
Hurlant dans l'ombre des tombeaux ,
Sans force , se traînant à peine
Sous le poids des fers des bourreaux ;
Foible recours , ressource vaine
De nos tragiques romanciers :
Même aujourd'hui que de lauriers
Couverts de fange et de poussière ,
Ceignant leur front , leur tête altière ,
Ils osent tenir ces discours :
« Quoi ! nous parlera-t-on sans cesse
» De ces poètes des vieux jours ?
» De *Racine* , dont la noblesse
» Consiste à peindre les amours ?

- » De *Bérénice*, d'*Hermione*,
- » De *Phèdre* et sa perfide *Cœnone*,
- » Tant d'autres qui pleurent toujours?
- » Nous vantera-t-on le sublime
- » De *Corneille*, qui de la rime
- » Possédait mal l'heureux talent?
- » L'auteur du *Cid* est un pédant
- » Qui se morfond pour nous apprendre
- » Qu'un amant ne saurait prétendre,
- » En le tuant, d'être le gendre
- » D'un mort!!! *Chimène* avait bien tort
- » De se venger d'un père mort!
- » *Rodrigue* est encore plus bête
- » De lui dire ; *Coupez ma tête.*
- » Et l'on prétend qu'ils sont nos dieux!
- » Et l'on nous dit : *Faites comme eux;*
- » *Imitez-les.* Propos vulgaires!
- » Sources d'erreurs ! erreurs grossières !
- » Les imiter ! et le peut-on ?
- » Vous, à qui sourit Apollon,
- » Ne les prenez pas pour modèles :
- » Frayez-vous des routes nouvelles ;
- » Volez sans guide, sans raison,
- » Sans appui, de vos propres ailes ;
- » Ou plutôt, hardis novateurs,
- » Imitez-nous : nous, dont l'audace

- » Est de chasser du haut Parnasse
- » La bande de ces vieux auteurs ;
- » De substituer à leur place
- » Voltaire et les déclamateurs ! »

Oui, M....., tel est leur langage.

O piteux et triste assemblage
De ces fanatiques esprits !
Ils ont dit : et déjà leur rage
A produit ces sombres écrits
Qui déshonorent le théâtre ;
Et qui , par la foule idolâtre ,
Hier sottement applaudis ,
Aujourd'hui justement honnis ,
Sous le sifflet opiniâtre
Sont pour jamais anéantis.

O père de la tragédie !
O Corneille ! dont le génie
Enfanta de si grands héros ,
Et qui débrouillas le chaos
Où vivait la France abrutie :
Racine , son puissant rival ;
Toi qui marcherais son égal
Si , le premier dans la carrière ,
Il ne t'eût prêté la lumière

Qui marquait l'abîme fatal
Où, sans l'aide de ce fanal,
Tombait ta Muse téméraire :
Vous, tous deux admirés sans choix,
Que sur le Parnasse on s'étonne
De voir régner tout à la fois,
Et ceints d'une même couronne :
Sur vos pas seuls je m'abandonne,
Et n'écoute que votre voix.

Elle me dit que sur vos traces
Un auteur ne peut s'égarer ;
Que, pour vous suivre sans disgrâces,
Il ne doit pas désespérer,
Et mesurer les longs espaces
Qui restent pour vous égaler ;
Qu'il doit sur vous se modeler ;
Et, plein du feu de vos ouvrages,
Vouloir toujours vous ressembler ;
Mépriser les vains clabaudages
Qui chercheraient à l'ébranler :
Qu'il doit, rempli d'un zèle austère,
Et dans son goût toujours sévère,
Bannir de ses sages écrits
Ce fracas qui, du peuple épris,
Frappant rudement les oreilles,
Passe à ses yeux pour des merveilles ;

Ce faux éclat, ces traits proscrits
Dont fourmillent nos beaux-esprits,
Qui, dans leur timide impuissance,
De leurs vers parfumés d'essence,
Alambiqués et doucereux,
Charment un parterre amoureux :
Le même qui, séduit encore
Par le bruit que font en grondant
Ces bouts de rimes qu'un pédant,
A l'oreille large et sonore,
Sait composer pour tout talent,
Se pâme d'aise, meurt de joie,
Trépigne de ravissemens ;
L'ivresse où son ame se noie
Eclate en applaudissemens :
Le même qui viendra vous dire,
Pour cause d'un pareil délire :
« Ces beaux vers m'ont glacé d'effroi ;
Quelle verve !.... Répondez moi :
Qu'a dit l'auteur ? De ses paroles
Je n'ai pas bien compris le sens. »
Tel est le goût, ô charlatans !
De vos spectateurs bénévoles.

M....., c'est par de tels discours
Que j'ai vu s'enfler mon courage.
A nos grands maîtres j'eus recours :

C'est en les lisant tous les jours
Que j'ai composé mon ouvrage.
Heureux si, plein de leurs écrits,
Corrigeant un siècle frivole,
De Voltaire abaissant l'idole,
Je puis disperser ses débris;
Et, vainqueur d'une secte impie,
Vengeur de la scène avilie,
Y replacer ses dieux proscrits !

FRAGMENT

D'UNE ÉPÎTRE ADRESSÉE DE LA CAMPAGNE ,

A B***.

Si la campagne en agrémens fourmille ,
S'il est vrai qu'on y soit heureux ;
Et que là , mieux qu'à la ville ,
Dans un réduit silencieux ,
On puissé en paix , du moins celui qui s'en amuse ,
La tête libre et l'esprit à l'envers ,
Innocemment faire des vers ;
D'où vient pourtant qu'ici ma Muse
Muse ?
Je puis te le dire en deux mots.
Bien loin de trouver le repos ,
A tout poëte salulaire ,
Et qui mènè serait nécessaire
Pour peindre dignement mes tragiques héros ,
Je trouve ici tout le contraire.
Je ne puis être seul , d'abord : c'est un grand mal ,

Commun ici comme à la ville.

Je m'enferme ; l'on frappe. Attendez ! c'est égal ;
Il faut que j'ouvre ; il faut , pour m'échauffer la bile ,
Entendre , par forme civile ,

Un bon jour , un bon soir , un vous portez-vous bien ?

Je voudrais n'y répondre rien ;

Mais ce serait trop malhonnête.

« — Sans doute vous viendrez nous voir.... ?

» — Pas aujourd'hui. — Demain ? — Je voudrais le pouvoir ,

» Mais demain... — Qu'avez-vous ? — Je souffre un mal de tête

» Qui pour trois jours au moins me retiendra chez moi.

» — Êtes-vous fou ? — Non , par ma foi ;

» Je suis sujet à la migraine

» A peu près six fois par semaine.

» — Ah ! venez , on vous guérira.

» Venez chez nous , venez ; notre femme rira ,

» Notre fille aussi , je l'espère ;

» Moi , je rirai comme un compère.

» Vous ferez , nous rirons , et tous ces rires-là

» Feront que le mal partira ,

» Vous rendront la tête légère. »

Comment résister à cela ?

Je le voudrais , que je ne le puis faire.

La femme , les enfans.... tout m'attend !.... et voilà

Comme je quitte ma tanière.

Ce n'est pas tout. J'arrive. On s'embrasse ; c'est bon :

Il faut visiter la maison ,
Les cours et le jardin , les greniers , l'écurie ,
Les caves et la laiterie ,
Et trouver tout à la façon
Du bon fermier à qui je dois porter envie.
Puis on rentre; on s'assied; on débouche un vin vieux;
Et les verres , à tour de ronde ,
S'emplissent , se vident au mieux ,
A la santé de tout le monde.
On cause alors de tout. On parle des exploits
Des braves de la Grande-Armée ,
Qui, de l'agile Renommée
Ont lassé la bouche aux cent voix.
Ensuite , du Français tel est le caractère ,
La conversation roule sur maints objets ,
Tels que rubans , modes , colifichets.
Lors les vieillards , avec un ton sévère ,
Citent sans fin le bon vieux tems ;
Tandis que des jeunes gens
L'opinion sur ce grand point diffère.
Tout , disent ces derniers , est suivant nos désirs :
Le monde est plus poli , plus fertile en plaisirs ,
En séduisantes bagatelles ;
Les modes y sont plus belles ,
Les pères plus indulgens ,
Et les beautés bien moins cruelles
Que dans les siècles précédens ;

Mais en revanche les amaris,
 Au dire seul des demoiselles,
 N'ont jamais été plus galans,
 Plus aimables, plus inconstans,
 Et les maris plus infidelles.
 Là-dessus, longues kyrielles
 Sur leur finesse pour tromper,
 Et l'éloge de tant de belles
 Qu'ils ont eu l'art de bien duper:
 Quoi qu'on en dise, tout s'arrange;
 Et ce sont propos du moment.
 Des bons, des mauvais, le mélange
 A rendu le choix plus piquant.
 Car enfin en est-on plus sage?
 Non : pour égayer son ménage,
 Femme prend toujours un galant;
 Fillette a toujours un amant,
 En attendant le mariage.

.....
 Les cercles de campagne ont cela d'amusant
 Pour nous, habitans des grand'villes,
 Qu'on nous prend pour des imbécilles
 Quand, par malheur, nous parlons *savamment*.
 J'osai dire mon mot aux femmes comme, aux filles,
 Aux vieux comme aux garçons, sans fiel assurément,
 Et je n'en fus cru nullement.
 Avais-je tort ou non? Voilà mes divers styles.

Des âges écoulés et foulés par le tems ,
Quelle manie à vous de rehausser la gloire !
Dé vanter toujours la mémoire ,
Pour dépriser celui qui s'offre aux jeunes gens !
Laissez parler la véridique Histoire
Sur ces chapitres importants.
A quoi sert de s'en faire accroire ?
Vous y verrez , tout comme de nos jours ,
Des traits qui peignent l'ame noire ;
Des loups , des renards , des vautours
Se querellant pour un mémoire ,
Se déchirant pour un grimoire ;
Des indigens morts sans secours ,
Des philosophes et des ours ,
Des charlatans , crus de leur auditoire ;
Des orateurs , des poètes bien lourds ,
Des financiers voleurs et sourds ,
Des protégés , des amis sans mémoire ;
Des coquettes , des teints d'ivoire
Rougis , noircis par l'art ; de très-riches atours ;
Beaucoup de petits riens , de très-fades discours ,
Des laquais parvenus ; et Colette et Victoire ,
De la fange allant à la gloire ;
Des hommes , des vertus , et de chastes amours !

Ces vertus , dites-vous , n'étaient pas aussi rares ,
Ni les hommes aussi bizarres ,

Que dans ce siècle déhonté.
Y voit-on l'humaine bonté,
Et la sublime bienfaisance,
Elever dans le cœur de la triste indigence,
De la hideuse pauvreté,
Des temples immortels à la reconnaissance?
Non : les hommes y sont emportés, médisans,
Hypocrites, jaloux l'un de l'autre, intrigans,
Egoïstes et faux.... Pourtant ils sont aimables,
Eclairés, policés, braves, gais, sociables.....
Contes que tout cela! contes extravagans!
Les hommes, de tous tems, ont tous été semblables:
De tous tems on verra des bons et des méchans,
Des sottises et des talens,
Des vices, des vertus, et des vers détestables.

LES COMPENSATIONS. (*)

Des compensations , si j'en crois le système ,
Tout est bien ; tout enfin , jusqu'au mal lui-même :
Tout semble mû , régi par des ordres secrets.
Dorville a des châteaux , Versac a ses projets ;
L'un a des millions , l'autre des espérances ;
Celui-ci des désirs , l'autre des jouissances :
L'aveugle a le toucher plus fin , plus délicat ;
Le muet ou le sourd un parfait odorat.
Hortense est sans esprit , mais Hortense est jolie ;
Damon semble idiot , mais il a du génie ;
Lysis est sans talens , mais Lysis est heureux ;
Paul ne peut être aimé , mais Paul est amoureux ;
Damis ne peut cacher sa misère importune ,
Mais Damis est l'auteur d'une Ode à la Fortune ;

(*) Système de M. Azaïs.

Le Lapon est petit , mais il vit plus que nous
La bête est sans raison , mais que d'homme
La beauté naît sans force et non pas sans art
Le vice a sa vertu , la vertu sa foiblesse.

L'Anglais a des vaisseaux , le Français des gens
L'un cueille des lingots , et l'autre des lauriers
L'un croit tout asservir , et veut régner sur tous
L'autre fait , pour la paix , la conquête du monde
L'un combat en forban , et l'autre pour se défendre
L'un doit céder un jour ; et l'autre , sous son drapeau
Réunissant enfin l'un et l'autre hémisphère
Doit avoir pour amis tous les rois de la terre

FIN.

TABLE.

DIALOGUE ENTRE L'AUTEUR DE LA BEATOMANIE

ET SON AMI	<i>Pag.</i>	5
CHANT I ^{er}		13
CHANT II.		29
CHANT III.		45
CHANT IV.		63
CHANT V.		81
CHANT VI.		99
CHANT VII.		115
CHANT VIII.		133
CHANT IX, et dernier.		149

POÉSIES DIVERSES.

ODE A LA GLOIRE DES ARMÉES FRANÇAISES. . . .	165
ODE SUR LA FUITE DES ANGLAIS A LA COROGNE. .	173
ODE AUX ANGLAIS.	178
L'HOMME VRAI, fable.	182
L'AVEUGLE, fable.	184
A UN SOI-DISANT SAGE.	185
SUR L'AUTEUR D'UNE TRAGÉDIE REFUSÉE. . . .	<i>Id.</i>

TABLE DES MATIÈRES.

A UNE BELLE INDIFFÉRENTE.	186
L'ARGENT.	187
EPIGRAMME.	188
DÉLIE.	189
LE VIN.	19
ÉPITRE A M***.	19
FRAGMENT D'UNE ÉPITRE A B***.	20
LES COMPENSATIONS.	20

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

FAUTES A CORRIGER

DANS LE POÈME DE GUIGNOLET.

Pag. 16, lig. 5, Ceci conclu ; lisez : Ceci posé.

Pag. 46, lig. 22, Men ; lisez : Mon.

*Pag. 50, lig. 2, guerre meurtrière ; lisez :
homicide guerre.*

*Pag. 53, lig. 1, dans un repaire ; lisez : en un
repaire.*

*Pag. 57, lig. 23, Jean vous connaît ; lisez :
Jean les connaît.*

*Pag. 69, lig. 2, Ses beaux jardins ; lisez : Ses
beaux palais.*

*Pag. 73, lig. 8, revient encore ; lisez : revient
encor.*

*Pag. 93, lig. 18, Et dans les cieux ; lisez : Et
dans les cioux.*

*Pag. 106, lig. 14, Le ciel lui doit ; lisez : Le ciel
qui doit.*

*Même pag., lig. 18, pour son destin ; lisez : A
son destin.*

[REDACTED]

|

41527386





